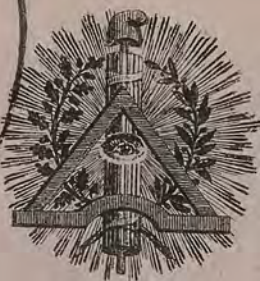
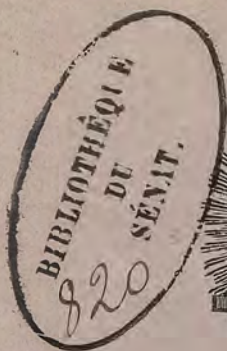


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THE YEAR

OF VOLUNTARY SERVICE

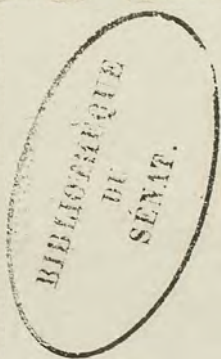
LIBERTY, EQUALITY

FRATERNITY

EUMÈNE

E T

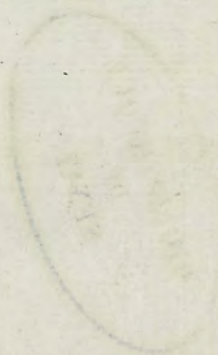
CODRUS.

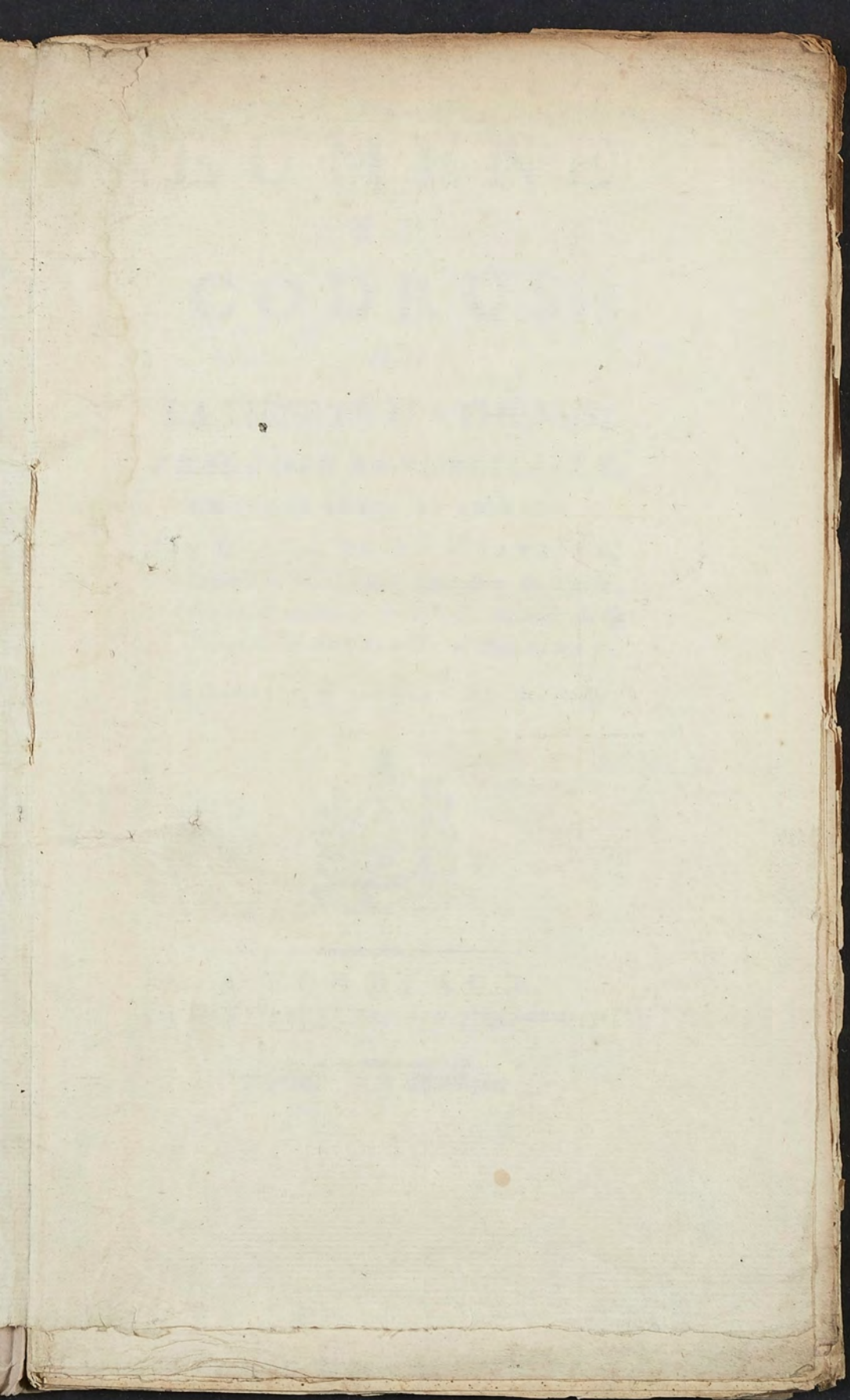


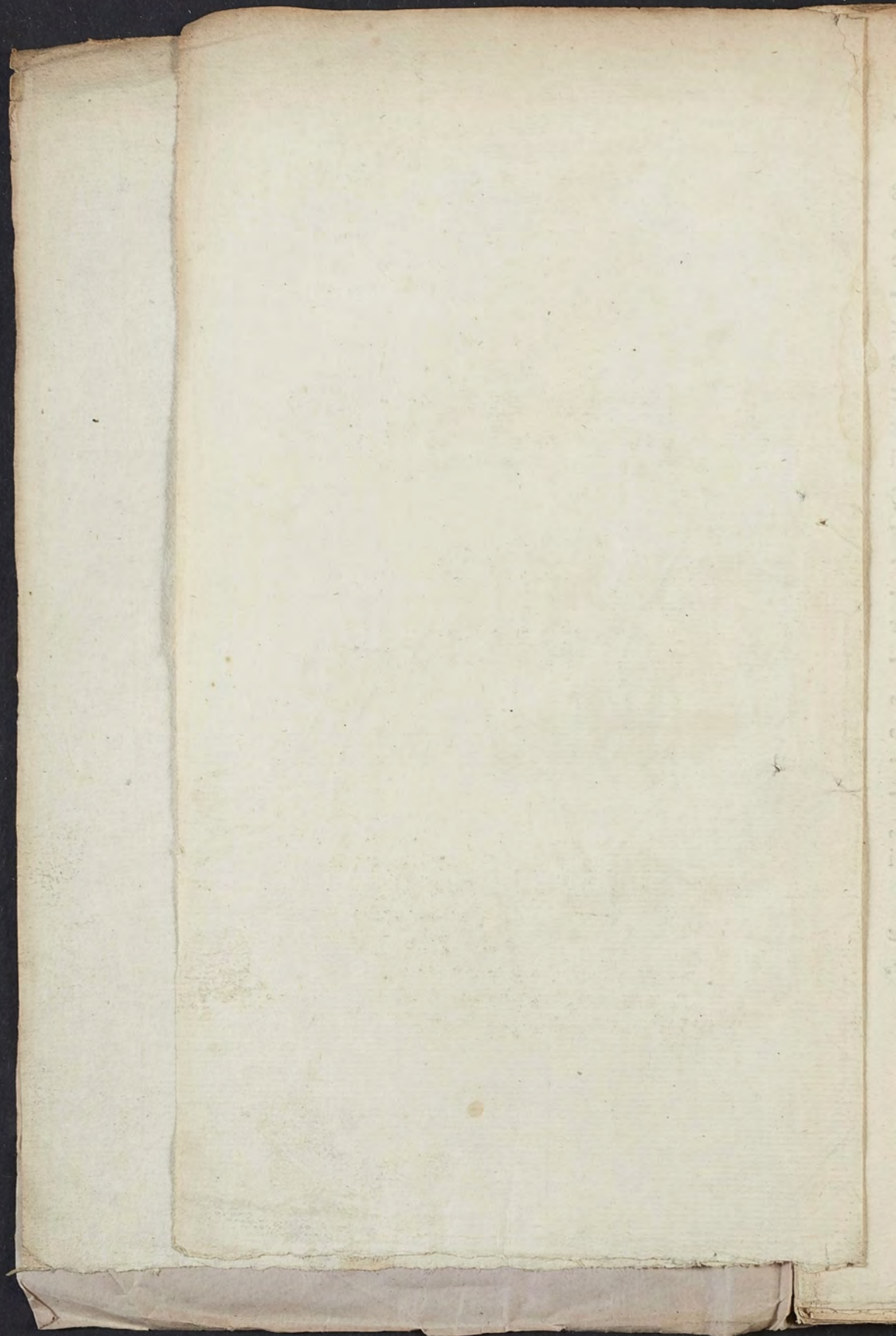
HUMANE

AT

CODRUS







EUMÈNE

ET

CODRUS,

OU

LA LIBERTÉ D'ATHÈNES,

TRAGÉDIE RÉPUBLICAINE,

EN TROIS ACTES, ET EN VERS,

PAR le citoyen ANDRÉ MURVILLE,

Capitaine au second bataillon de Paris,

dit du Panthéon français, Auteur de la

Tragédie d'ABDÉLASIS et ZULÉÏMA :

IMPRIMÉE SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR.



A BORDEAUX,

Chez LAFFOREST, Imprimeur, place Gemmappé;

N^o 41.

L'an III.^e de la République;

AVIS DE L'AUTEUR.

JE déclare que je poursuivrai, par toutes les voies de droit, devant les tribunaux, tout entrepreneur de spectacle, et toute compagnie d'artistes-dramatiques-sociétaires, qui, au mépris de la propriété, et des lois existantes, se permettront de faire représenter cette tragédie d'EUMENE et CODRUS, sans mon consentement formel et par écrit, ou celui de mon ayant cause, si j'aliène ma propriété en faveur de quelqu'un; me réservant au reste toutes poursuites subséquentes, contre tout entrepreneur de spectacle, et toute compagnie d'artistes-dramatiques-sociétaires, qui ont eu l'impudeur de jouer, dans différentes villes de la république, la tragédie d'*Abdélazis* et *Zuléïma*, sans mon consentement formel et par écrit, au mépris des décrets, et des lois conservatrices des propriétés des auteurs dramatiques. Jen'ai pas besoin d'avertir que moi, ou mon ayant cause, nous poursuivrons aussi tout contrefacteur de la présente édition.

A Bordeaux, ce 21 nivôse, l'an 3.^{me} de la République française, une et indivisible.

ANDRÉ MURVILLE.

A U C I T O Y E N

L E G O U V E ,

A U T E U R des tragédies de la mort
d'Abel, et d'Épicaris.

AUTREFOIS un auteur dédiait ses ouvrages aux grands, ou à ceux qu'il croyait pouvoir lui être utiles. La flatterie, et le mensonge, sans lequel elle ne marche jamais, en dictaient le protocole. Je n'avais pas besoin du changement de régime, et des beaux jours de la liberté et de l'égalité, pour rejeter une si odieuse mode. Même sous le règne des tyrans, je n'ai jamais fait hommage de mes faibles productions qu'à mes amis. Je n'agis aujourd'hui, que comme j'ai agi dans toutes les circonstances. Je te dédie donc, mon jeune ami, cet ouvrage, que j'ai composé dans les momens de repos, que m'ont laissés mes occupations, mes voyages, et mes longues maladies. Tu le trouveras bien différent de ce qu'il était, quand je te le lus en 1793 (vieux style.) Je rends grace à mon second départ de Paris, qui m'empêcha d'y faire représenter alors cette tragédie, qui était reçue au théâtre de la République, et que l'on allait mettre à

l'étude. J'ai eu le tems de la retravailler, et de la rendre plus digne du public. Je la sou mets au paravant au jugement de l'auteur de la mort d'Abel et d'Épicaris. Je prends même, en te la dédiant, une petite vengeance de toi : tu ne m'as pas donné de tes nouvelles, depuis plus d'un an, que je t'ai quitté pour me rendre à mon poste : et je te prouve que je n'ai pas oublié le citoyen Legouvé, lorsqu'il oubliait un peu le citoyen

ANDRÉ MURVILLE;
Capitaine de la compagnie No. 5 du second
bataillon de Paris, dit du Panthéon français.

*De Bordeaux, au fort de la Révolution, ce 6 plu-
viôse, troisième année républicaine.*

P R É F A C E.

CETTE pièce est absolument de mon invention , quoique le nom de Codrus que porte un des principaux personnages , rappelle à la mémoire une époque historique , et fameuse dans les annales d'Athènes. Tout le monde sait que Codrus , le dernier roi de la race des Cécropides , qui occupèrent le trône d'Athènes , pendant une longue suite d'années , dans une guerre entreprise contre un peuple voisin , et dont les succès étaient balancés de part et d'autre , ayant su qu'un oracle avait déclaré , que , celui des deux peuples , dont le roi se sacrifierait , remporterait la victoire sur l'autre , se tua lui-même , pour procurer cet avantage aux Athéniens. A sa mort , la forme du gouvernement changea. L'oligarchie succéda à la monarchie. L'aîné des fils de Codrus (suivant les marbres d'Arondel , qui sont notre seul guide chronologique dans ces tems reculés) fut le premier archonte perpétuel d'Athènes , qui ensuite restreignit la durée de cette magistrature suprême à dix ans , et

ensuite la rendit annuelle , et en revêtit à la fois dix de ses citoyens. Les frères de ce fils de Codrus , dont la maladie de régner était incurable , aimèrent mieux s'exiler d'Athènes, que de vivre simples particuliers dans une ville, où leurs ancêtres avaient été rois. Ils allèrent, l'un, dans cette partie de l'Italie qu'on appelait alors la grande Grèce, l'autre, dans l'Asie mineure, former de nouveaux empires, qui, comme cela doit arriver par-tout, devinrent sous leurs descendans, des républiques. On conçoit que ce trait de la vie de Codrus, que je viens de raconter, ne pouvait pas fournir le plan d'une tragédie *républicaine*. Aussi ai-je tiré tout le plan de ma tête ; au lieu d'un roi, qui se sacrifie pour son peuple, démarche absolument impossible, d'après la morale machiavéliste des souverains, et à laquelle je n'ajoute point foi, malgré la créance due à l'histoire, j'ai imaginé un jeune homme, élevé dans des principes austères par un philosophe ami de la liberté. Je l'introduis sur la scène, au moment où son père, qui était roi, vient de mourir. Je feins que, grace à la bonté de son caractère, et à l'excellente éducation, qu'il a reçue, il sent combien un gouvernement monarchique est

contraire aux droits de l'homme; et, que ne se trouvant pas libre lui-même sur le trône, il forme le projet de délivrer la nation, que ses ancêtres avaient asservie, des fers de la servitude, et sa propre personne, de l'esclavage de la royauté. Ce qu'il exécute. Les différens ressorts que font mouvoir sa femme, et les anciens ministres de son père, secondés du grand pontife, pour le faire remonter sur le trône, afin de régner eux-mêmes sous lui, ou de se venger de son abdication par sa mort, font l'intrigue de la pièce. Voilà le tableau, j'ose dire neuf, que j'ai cru digne d'être présenté à des hommes libres. Que l'on fasse réflexion que ce n'est point un homme qui a été roi, et qui est un moment dégoûté de la royauté, que je mets sur la scène : il ne mériterait pas que l'on crût à ses remords, et à la sincérité de ses démarches. Je me défirais même de Titus, et de Marc-Aurèle, s'ils descendaient du trône, par la seule raison qu'ils s'y sont assis. Mais rien n'empêche qu'un homme, qui a le malheur d'être né fils de *Georges*, ou de *Victor Emmanuel*, et qui n'a pas encore régné comme eux, à la mort de l'un ou de l'autre, ne pût avoir élevé son âme au niveau des grandes idées, que l'amour de la liberté

fait éclore, et mûrit dans le cœur de presque tous ses contemporains; et que, rejetant loin de lui la royauté, sans en avoir essayé, comme on rejette un poison, même sans en avoir bu, il n'avertît sa nation, qu'il ne doit ni ne veut régner, et qu'elle est libre de choisir telle forme de gouvernement qu'elle voudra. Certes, si un tel homme existait, il mériterait qu'on crût à sa sincérité; et peut-être qu'un pareil exemple ne serait pas inutile pour le bonheur du genre humain, et ne paraîtrait pas unique dans l'histoire. Je crois que le plan d'un pareil ouvrage ne peut être entré que dans une tête *républicaine*: et c'est à ce seul titre que je m'en glorifie. Partisan de la démocratie, qui est le seul gouvernement digne des hommes, j'ai été un des premiers, qui se sont armés pour la cause de la liberté. Mais comme j'aime la liberté pour elle, et non pas pour moi, je n'ai ni désiré, ni brigué les honneurs. Je n'ai point couvert les murs des places publiques d'inutiles paperasses; je n'ai point fait retentir les clubs de Paris et les sociétés populaires de motions vagues et sans but. Je me suis souvenu que j'avais mon bras et mon talent, qui pouvaient être utiles à la république; et j'ai consacré mon bras, quoiqu'il

ne

ne fut point requis, à la défendre, et mon talent, à propager, par l'influence théâtrale et dramatique, les seules idées dignes d'hommes, qui ont juré de vivre libres, ou de mourir. Le succès a passé mon espoir. Cette tragédie, représentée à Saumur sur le théâtre des artistes dramatiques de cette ville, de l'aveu des autorités constituées, et du comité révolutionnaire (car on exigeait alors cette formalité), y a eu le plus grand succès. Quoique j'aye joué dans la pièce le rôle d'Eumène, la faiblesse de mon talent, comme acteur, pour lequel le public a eu sans doute de l'indulgence, n'a pas pu nuire à l'effet général de cette tragédie; et les braves militaires, qui composaient alors la garnison de Saumur, ont prodigué, je ne dirai pas à mon talent, mais à mon civisme, les applaudissemens les plus flatteurs. Je saisis cette occasion de rendre justice à l'estimable société d'artistes dramatiques de Saumur, qui ont représenté avec moi la tragédie d'*Eumène et Codrus*. Soins, zèle, dépenses, ils n'ont rien épargné. Je n'ai pas seulement trouvé parmi eux des acteurs distingués par leurs talens, j'y ai trouvé des amis, ce qui vaut mieux encore. Depuis les représentations de cette pièce,

j'en ai changé presque tout le troisième acte, et sur-tout le dénouement. Le héros pé-
rissait ; le crime avait l'air de triompher de
la vertu ; et cette espèce d'immoralité lais-
sait dans l'âme des spectateurs une impres-
sion profonde de tristesse, que je me sentais
moi-même partager. J'ai corrigé ce défaut
réel : le crime maintenant est puni : la vertu
triomphe : et si, comme l'a ingénieusement
dit un *ancien*, répété par un *moderne*, une
tragédie est un problème, je crois que la
solution de la mienne sera satisfaisante. Lors-
que ma pièce aura été représentée à Paris, je
saurai à quoi m'en tenir à cet égard. Mais je
me crois encore bien éloigné de cette époque.
Il n'est pas encore venu le moment, où je
pourrai rentrer dans mes paisibles foyers, si
toutesfois on ne les a pas envahis pendant
mon absence ; où je pourrai jouir en paix du
peu que m'ont laissé mes pères, si toutesfois
l'odieuse chicane, dont les ongles ne sont
pas encore assez raccourcies, ne s'en est pas
emparée à mon insû ; tandis qu'absolument
étranger à tout ce qui se passe à Paris, excepté
à ce qui intéresse notre liberté, je me bats
dans la Vendée, et sur les frontières, pour la
défense de ma patrie. N'importe : quel que
soit le sort que l'avenir me réserve, je serai

content, si ma patrie est libre. On peut me ravir tout mon bien, mais on ne m'ôtera pas du moins mon âme et mon talent. Tant que mon cœur battra, et que ma tête pensera, je serai maître de mon bonheur. Non, Muses, vous ne m'abandonnerez jamais. Vous m'accompagnerez dans mes voyages : vous rendrez mes plaisirs vertueux : vous charmerez mes chagrins ; je défirai dans vos bras l'injustice et la calomnie. Dans le calme des nuits et de la solitude, vous remettrez sans cesse devant mes yeux le fantôme brillant de la gloire. La poésie n'aura pas seule mon hommage. (1) De plus solides travaux m'oc-

(1) L'auteur prépare une histoire des troubles de la Vendée, et de la guerre qu'ils ont occasionnée. Dans cette histoire, dont il rassemble les matériaux, on verra s'il est sincère. Il pourra déplaire à beaucoup de gens, mais peu lui importe, s'il plaît aux amis de la vérité. Chefs d'administration, généraux, adjoints, commissaires des guerres, il ne ménagera personne, lorsqu'il s'agira de dénoncer un abus, une vexation ; et il rendra sur-tout justice au brave second bataillon de Paris, *dit* du Panthéon Français, que des ennemis des vrais républicains avaient voulu sacrifier, et qui ne s'en est vengé, qu'en obéissant, sans murmure, et en se couvrant de gloire, sans orgueil. Aussi, de l'ancien bataillon, composé de près de onze cents hommes, en sortant de Paris, ne reste-t-il que quatre-vingts hommes, officiers et sous-officiers compris.

cuperont un jour. J'amasse des matériaux pour l'histoire. On sait que la tragédie peint les hommes, comme ils devraient être; je prélude par elle à les peindre un jour tels qu'ils sont. Doué d'un esprit observateur, que mes longues maladies, et mes longs momens de repos, qui en ont été la suite, ont mûri plus que les années; je n'ai rien oublié de ce que j'ai vu dans la révolution, et mes voyages; et j'ai vu beaucoup. Mais je fais réflexion que j'écris la préface d'une tragédie, et non d'un morceau historique. Il est tems d'ailleurs de la finir; et je n'ai plus qu'une observation à faire, avant de la terminer.

L'auteur des tragédies de *Varvick*, de *Philoctète*, et du drame de *Mélanie*, depuis que je me suis expliqué avec assez de franchise sur le charlatanisme des académies, et sur les prix de prose et de poésie, qu'elles distribuaient à tort et à travers, tous les ans, semble m'avoir pris à tâche; et quoique la révolution, qui a mis toutes ces ridicules institutions de côté, ait prouvé, que j'avais raison de m'en moquer, même sous l'ancien régime, il ne me l'a pas pardonné: et depuis le *païsage du Poussin* jusqu'à la tragédie d'*Abdélasis et Zuléma*, dont pourtant il n'a pas osé nier le succès, il s'est plu à décrier

toutes mes productions , et même à me refuser *poliment* le sens commun. On observera que le citoyen Laharpe avoit encor plus de droit que moi , de se moquer des prix de prose et de poésie , que distribuait l'académie, attendu qu'il en avait remporté, à tort et à travers, au moins six , et que je n'en ai remporté que trois. Mais ce n'est pas ma faute si j'aime plus à rire que le citoyen Laharpe. Comme cet auteur est un écrivain de mérite, sans pourtant être un écrivain d'un ordre supérieur, il serait possible que son avis me nuisît dans l'opinion du public ; et un professeur du lycée , qui n'est pas encore tout-à-fait celui d'Athènes, n'a qu'à dire un mot pour pulvériser *un écolier*. (C'est le terme dont se sert le citoyen Laharpe en parlant de moi.) Il est donc bon d'avertir le public , que le citoyen Laharpe ne juge jamais bien , quand il est passionné ; et qu'il est toujours passionné contre ceux , qui ont *un peu* mortifié son amour propre : que d'ailleurs il a *un peu* l'humeur chagrine des poètes, qui, se trouvant vieux , avant les années, n'ont conservé de leur premier talent , que l'esprit d'observer malignement les productions des autres, au lieu de la faculté de produire eux-mêmes : que depuis dix ans

au moins, il ne nous a donné au théâtre que la tragédie de *Virginie*, dont il a d'abord accouché *incognito*, dont il a changé ensuite tantôt une scène, tantôt un acte; et qu'au lieu de bâtir de nouveaux monumens, il s'occupe à recrépir sans cesse une vieille maison, qu'il devait laisser tomber en ruine, parcequ'elle ne vaut pas les frais de réparation. Aussi, comme il est dans l'impuissance d'imaginer le plan d'une nouvelle tragédie, il se montre plaisamment furieux contre ceux qui ne sont pas encore arrivés à ce degré de *calme poétique*, et qui ont l'insolence d'en composer, et d'en faire représenter, sans respect, ni de lui, ni de ceux qui lui ressemblent. Comme le citoyen Laharpe m'a, en qualité d'écolier, donné une petite leçon, je suis bien aise de la lui rendre: on sait que *les petits présens entretiennent l'amitié*. Quant à ses critiques d'*Abdélasis et Zuléma*, je ne les discuterai point. Je m'en rapporte un peu plus aux pleurs du public, qu'aux sarcasmes du citoyen Laharpe. Il est d'ailleurs si plaisant, que l'auteur de l'inexplicable tragédie des *Barmecides* (un des plus absurdes romans tragiques que l'on ait jamais exposés sur la scène, malgré ses beautés de détail, depuis *Cyrano de Bergerac*, de bouffonne mé-

moire) me chicane sur les invraisemblances prétendues d'*Abdélasis et Zuléma*, que je me hâte de finir, en disant avec Horace : *risum teneamus amici*. Au reste, quoique j'aie à me plaindre des jugemens du citoyen Laharpe, qui ne sont pas toujours dictés par l'équité, cela ne m'empêche pas d'avouer, et même avec plaisir, qu'il est du petit nombre de ceux, qui, dans un siècle de décadence, ont conservé quelques traces de ce bon goût, qui a caractérisé le siècle de Racine, de Boileau et de Fénelon ; que, nommé à juste titre le *Quintilien* de notre tems, il est toujours juste, quoique sévère, dans ses jugemens, lorsqu'il n'est point passionné, ce qui fait désirer qu'il se passionne un peu moins souvent ; qu'élève de *Voltaire*, comme *Campistron* l'était de Racine, il a quelquefois atteint, quoique rarement, à la hauteur de son modèle, tandis que *Campistron* n'a jamais atteint à la hauteur du sien ; que ses ouvrages en prose, sur-tout ses éloges, sont remarquables par une élégance correcte, et ses ouvrages en vers, par une élégance facile ; et qu'en général, il possède en talent, et en esprit, ce que la nature lui a refusé en génie. Une preuve que je le juge sans partialité, c'est qu'il sera,

incognito , ou très - ouvertement , choqué de mes critiques , et peu satisfait de mes éloges. Ces réflexions , toutes innocentes qu'elles sont , et purement littéraires , je ne me serais jamais permis de les mettre au jour , tant que le citoyen Laharpe , victime , comme tant d'autres citoyens estimables , du terrorisme qui a si longtemps frappé de stupeur la France entière , a été détenu. Je sais tout ce que l'on doit de respect à l'innocence malheureuse et persécutée. Si j'avais été libre d'abandonner la défense de ma patrie , pour celle d'un particulier , j'aurais volé à son secours , parce que je le connais pour un excellent patriote , et un vrai républicain. Je n'ai plaisanté sur lui , que lorsque j'ai su qu'il était libre et heureux ; et je félicite la nation de l'avoir placé parmi les professeurs des écoles Normales , parce qu'elle ne pouvait pas faire un meilleur choix. Je finis par avertir que l'ode suivante n'est pas si déplacée qu'on pourrait se l'imaginer : elle sert à prouver , qu'au milieu des travaux militaires , je n'ai jamais abandonné les muses , et que les muses ne m'ont jamais abandonné.

A D I E U X
AU ROCHER
DE LA
CHATAIGNERAYE,

*Composés sous ce rocher même,
le 9 et 10 thermidor, deuxième
année républicaine.*

O D E.

F O R Ê T S. de la Vendée, et toi, roc, dont les cîmes,
De vallons en vallons, d'abîmes en abîmes,
Ont vu fuir devant nous les brigands éperdus,
Nous allons donc quitter vos retraites sauvages !
C'est sur d'autres rivages
Que pour d'autres exploits nous sommes attendus.

Deux fois sur les coteaux, dans le fond des vallées,
Le printems sous nos pas a vu les fleurs foulées,
De leurs brillans débris faire un trône au dieu Mars ;
L'été d'épis deux fois a couronné la terre,
Depuis que de la guerre
Soldats républicains, nous courons les hasards.

Des lieux, où de Thétis les eaux intarissables
 D'Olonne et de Marans se disputent les sables ;
 Des champs de Montaigu, des murs de Chatillon ;
 Jusqu'aux bords, où la mer redemande la Loire,
 La liberté, la gloire,
 Ont, grace à notre bras, planté leur pavillon.

En vain les Jacquelines, les Talmonts, les Lescures
 Ces chefs déshonorés de cohortes obscures,
 Du trône et de l'autel ont cru venger les droits :
 Ils ont trouvé par-tout les héros de la Seine.
 C'est la dernière scène
 Qu'au théâtre du monde aient pu jouer les rois.

La Vendée est détruite, et le trône est en poudre ;
 Quelques vils ennemis, échappés à la foudre,
 Ont fui dans les marais, sur les flots, dans les bois,
 Ils ne méritent point de périr par nos glaives.

(1) Jeunesse, tu te lèves,
 Suis ces derniers brigands à leurs derniers abois.

De tes exploits futurs que leur mort soit le gage.
 Nous, vieux triomphateurs, mais que rien ne dégage
 Du serment immortel d'écraser les tyrans,
 Nous allons, sans délai, franchir des Pyrénées
 Les cîmes étonnées :
 Les climats aux héros sont tous indifférens.

(1) Les jeunes-gens de la première réquisition.

Que dis-je ? quoique l'homme , en son cœur solitaire ,
Nourrisse des combats l'horreur involontaire ;
Que le sang, qu'il versa , fasse frémir le sien ;
Jamais il ne hait tant ces crimes de la gloire ,

Que lorsque sa mémoire

Lui dit : « ce rival mort fut ton concitoyen. »

Eh bien ! grace aux horreurs des discordes civiles ,
La Vendée , au milieu de ses champs , de ses villes ,
Vit le Français combattre , et frapper les Français.
Même en la défendant nous blessions la patrie :

Et notre âme attendrie

Nous faisait un devoir de pleurer nos succès.

Ainsi dans ces forêts de démons habitées

Que célèbre *Le Tasse* , et qu'il peint enchantées ;

Où son art s'entoura de prestiges nouveaux ;

Lorsque *Renaud* , *Tancrède* , en troublaient le silence ,

Et du fer de leur lance

Frappaient le tronc d'un orme , ou blessaient ses rameaux :

Le bois faisait entendre un lugubre murmure.

L'arbre entr'ouvert , offrait , à travers sa blessure ,

Clorinde , Armide , aux yeux du héros assassin.

Et tous deux , tour à tour , pleurant leur barbarie ,

D'une amante chérie

Croyaient , en le frappant , avoir percé le sein.

Sur les monts de Pyrène , aux plaines de l'Ibère ,
 Je ne crains pas du moins que mon ami , mon frère ,
 M'immole de sa main , ou meure sous mes coups.
 Je m'arme , de nos lois défenseur nécessaire ,
 Contre un juste adversaire ,
 Sans pitié , ni regret , qui trouble mon courroux.

Montagnes , si long-tems à nos efforts rebelles ;
 Je verrai donc vos rocs , vos neiges éternelles ,
 Vos cristaux primitifs , quelle tems a durcis !
 Et vous , fleuves , honteux de couler sous des maîtres ;
 Du vil sang de vos prêtres ,
 Du vil sang de vos rois vos flots seront grossis.

O mânes de Philippe , et de Charle , et d'Alphonse ;
 Qui de l'Escorial , et de Saint-Ildephonse ,
 Tyrans silencieux , souillez les noirs caveaux ,
 En vain vos yeux couverts d'invincibles ténèbres ;
 Sous vos marbres funèbres
 De la mort deux cents ans ont subi les pavots :

Le ciel qui vous punit , pour vengeance dernière ;
 Va vous rendre un moment la vie et la lumière.
 Vous verrez nos combats , vous verrez nos succès.
 Déjà nous descendons des monts de la Navarre.
 Déjà votre œil avare
 Voit l'or du nouveau monde enrichir les Français.

Le Potôse est vengé ; non ses rois , non ses prêtres :
 Que m'importe en effet que l'Espagne et ses maîtres
 Aux rois de l'Amérique aient imposé des fers ?
 La voix d'un souverain , pleurant son infortune ,
 M'est toujours importune ;
 Et par-tout les tyrans méritent leurs revers.

Ce sont les nations , dont les plaintes sacrées
 De l'équité du tems sont toujours assurées.
 Dans sa course éternelle il atteint leurs bourreaux,
 L'Espagne dévasta les champs du nouveau monde ;
 Et la France féconde ,
 Pour combattre l'Espagne , enfante des héros.

Charle , ose secouer la poudre de la tombe ;
 Lève-toi. Grace à nous ta race enfin succombe.
 Sous le joug de la mort déjà nous la courbons.
 Le ciel a mis un terme à ta puissance impie.
 Déjà le sang expie
 Tout le sang qu'ont versé l'Autriche , et les Bourbons.

Et vous , Madrid , Tolède , et Burgos , et Valence ,
 Cités , qui sous les rois gémissiez en silence ,
 Osez reconquérir tous les droits des humains.
 Espagnols , pour frapper vos tyrans homicides ;
 Le fer de nos Alcides
 De nos bras belliqueux doit passer dans vos mains.

Ah ! si la liberté, dont l'amour me dévore ;
 Peut dans vos cœurs éteints se rallumer encore ;
 Combien par les Français vous vous verrez chérir !
 Mais , ô Guadalquivir , sur les bords que tu laves
 S'il n'est que des esclaves ,
 Esclaves , et tyrans , leur sort est de périr.

Allons , battez tambours ; que le départ s'apprête ;
 Adieu , vertes forêts , adieu , roc , dont le faite
 Souvent d'une ombre douce a protégé mon front.
 Sur ton front triomphant la victoire est empreinte ;
 Vois-nous partir sans crainte :
 Tu ne peux du dieu Mars redouter un affront.

Nous ne te laissons pas sans secours , sans défense.
 Nos frères , nos amis , autre espoir de la France ,
 Sauront aux révoltés te rendre encor fatal.
 Il ne leur faut qu'un chef , qui , nourri dans la guerre ,
 Soit sage et téméraire ,
 Et se montre soldat , autant que général.

Que peux-tu redouter sous de pareils auspices ?
 O gloire , liberté , divinités propices ,
 Défendez ces climats que nous abandonnons.
 Prodiguez aux héros , que j'embrasse avec larmes ,
 Tous les mêmes faits d'armes ,
 Tous les mêmes lauriers , dont nous nous couronnons.

Adieu donc pour jamais ; roche antique et sauvage.
 Et si quelque poète , après un long voyage ,
 Sollicite à tes pieds un moment de repos ;
 Laisse-le s'arrêter sous tes épaisses ombres.

Dans tes cavernes sombres

Permits que le sommeil lui verse ses pavots.

Et lorsqu'en s'éveillant , il verra la lumière ;
 Dis-lui que quelquefois ton ombre hospitalière
 D'un poète guerrier a rafraîchi les yeux :
 Que sur ton humble mousse , où s'offre encor sa trace ,
 : Désertant le Parnasse ,
 La patrie et la gloire ont été ses seuls dieux :

Qu'il n'a point de vains sons occupé son génie :
 Que des prêtres , des rois la longue tyrannie
 Souleva son talent contre ces inhumains :
 Et que Mars d'Apollon redoublant le délire ,
 Et le sabre et la lyre
 Ont lassé tour à tour et délassé ses mains.

PERSONNAGES.

CODRUS, héritier du trône d'Athènes.

ÉRONIME, épouse de Codrus.

EUMENE, ancien gouverneur de Codrus.

SOSTHENE, ancien ministre du père
de Codrus.

IDAS, aussi ancien ministre du père de
Codrus.

LE GRAND-PRETRE DE MARS.

EURICLES, guerrier de la suite de
Codrus.

PREMIER PERSONNAGE DU PEU-
PLE.

SECOND PERSONNAGE DU PEU-
PLE.

UN PRETRE DE MARS, d'un ordre
inférieur.

EUDAMAS, général, personnage muet.

PEUPLE, GUERRIERS, PRÊTRES, GARDES,

*La scène est à Athènes, dans le
palais des rois.*

E U M È N E
E T
C O D R U S ,
TRAGÉDIE RÉPUBLICAINE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le palais des rois d'Athènes. Dans le fond, on voit le péristyle du temple de Mars, bâti par l'ordre de Thésée dans l'intérieur du palais. Au milieu du théâtre est un trône; et à droite et à gauche, sont des gradins et des sièges à l'antique. On voit sur le devant du théâtre, à droite, la statue de Mars, et à gauche, celle de Minerve.

S C È N E P R E M I È R E.

CODRUS, EUMENE.

EUMENE.

C'EST trop pleurer ton père et gémir sur sa cendre,
Codrus. Dans le tombeau les dieux l'ont fait descendre;
Mais ces dieux, après tout, ne l'ont redemandé
Qu'au terme du long âge à Nestor accordé :

A

Et des ans seulement il a senti l'injure.
 Quitte envers la douleur, quitte envers la nature ;
 Il est d'autres devoirs qu'il te reste à remplir,
 Et ton sort tout entier doit enfin s'accomplir.
 Athènes s'inquiète, et demande à Minerve
 Quel est donc le destin que Codrus lui réserve.
 Ces ministres profonds dans l'art des courtisans,
 Que j'ai vus de ton père asservir les vieux ans,
 Veulent rendre, sur toi prolongeant leur tutèle
 Ainsi que ton repos, leur puissance immortelle.
 Ton seul aspect suffit pour les confondre tous.
 Eronyme d'ailleurs t'a choisi pour époux :
 Ce n'est pas qu'en secret d'une telle alliance
 Je ne craigne pour toi l'étrangère influence ;
 Le cœur de ce qu'il aime est toujours dépendant...
 Ta fermeté sans doute en vaincra l'ascendant.
 Par Pélops, dans Argos, sa main te fut promise (1) :
 Cette fête, Codrus, de jour en jour remise,
 Pourrait taxer ton nom, jusqu'ici respecté,
 Du soupçon d'inconstance et de légèreté ;
 Et l'homme, quelque effort dont son cœur soit capable,
 N'est jamais vertueux, s'il n'est inébranlable.

CODRUS.

Ce n'est pas m'imposer un bien cruel devoir,
 Que m'ordonner des nœuds qui font tout mon espoir.
 Eronyme sur moi n'a pris que trop d'empire !

EUMENE.

Je permets que l'on aime, et non que l'on soupire :
 Non, qu'au gré de l'objet dont on est enchanté,
 On laisse ainsi flotter sa foible volonté.
 Mais de nos grands desseins, du projet qui t'anime,
 Ta bouche a-t-elle instruit l'orgueilleuse Eronyme ?
 D'Atrée et de Pélops tu connais la fierté,
 Les préjugés du trône, et ceux de la beauté.

CODRUS.

De retour de Lesbos, un seul moment peut-être,
Eumene, à ses regards je viens de reparaître,
Et, je te l'avoûrai, dans ce trouble inoui,
Athènes, mes projets, tout s'est évanoui;
Tant d'amour quelquefois entraîne tant d'ivresse !...
Mais malgré ses attraits, mais malgré ma tendresse,
Je saurai la revoir d'un œil plus assuré:
Et sans lui révéler un secret si sacré,
Sans que ma bouche enfin trahisse ce mystère,
Dont ton cœur, cher Eumène, est seul dépositaire,
Je puis en dire assez, pour connaître à mon tour
Ce que de son orgueil obtiendra mon amour.
Et même en ce moment d'avance je t'annonce,
Que si la vanité lui dicte sa réponse,
Si l'orgueil du pouvoir est son unique loi,
J'en mourrai de douleur, mais je lui rends sa foi;
Tu verras que Codrus est digne en tout d'Eumene.

EUMENE.

Codrus, je te connais, et je te crois sans peine,
Victime dévouée au bonheur des humains,
D'un pas rapide et sûr marche vers tes destins,
Remporte sur l'orgueil une illustre victoire.
Et si jamais l'envie, obscurcissant ta gloire,
Dénigre tes travaux, et s'attache à tes pas;
Si tu vois des mortels, (car il en est d'ingrats)
Quand tu fais tout pour eux, flétrir ta renommée;
Méprise-les, poursuis ta route accoutumée.
Songe que la vertu, que tu reçois des dieux,
N'attend rien de la terre, étant fille des cieus;
Que le bienfait souvent irrite au lieu de plaire;
Et qu'on a dans son cœur son juge et son salaire.
Je vais, de ton hymen terminant les délais,
Au temple de Junon, voisin de ce palais,

En ordonner pour toi la pompe solennelle.

Eronyme paraît ; je te laisse avec elle.

Sache , sans rien trahir de nos grands intérêts ;

Pénétrer de son cœur les sentimens secrets.

(*Eumène sort d'un côté opposé à celui par où entre
Eronyme.*)

S C È N E I I.

CODRUS, ERONYME.

CODRUS.

ON nous attend au temple , et le dieu d'hyménée
Bientôt à votre sort unit ma destinée.
Ce nœud choisi par vous , par mon père arrêté ,
Fait à la fois ma gloire et ma félicité.
Je vous aime , Eronyme , et si dans ce voyage ,
Qu'en faveur de Lesbos m'imposa mon courage ,
J'osai vous éviter , et fuir votre entretien ;
Je voulus épargner votre cœur et le mien :
Ne faire voir ici rien qui pût à ma flâme
Laisser d'un fol amour le reproche et le blâme :
Et montrer que Codrus , pour voler aux combats ;
Sait , en vous adorant , s'arracher de vos bras.
Nous allons être époux ; mais aussi-tôt qu'Athènes
Nous aura vus liés d'indissolubles chaînes ,
Je dois lui révéler un projet ignoré ,
Dans ce cœur généreux mûrement préparé.

ERONYME.

Et ce projet , Codrus , vous allez me le dire ?

CODRUS.

Quand nous serons unis , je dois vous en instruire.

Tragédie Républicaine.

5

ERONYME.

Quoi ! votre épouse seule a droit à vos secrets !
Et votre amante !....

CODRUS.

Dieux ! vos pleurs et vos attraits
N'ont jamais à vos vœux trouvé mon cœur rebelle :
Mais ce secret, qu'un jour il faut que je révèle,
Doit surprendre à la fois l'état, Athènes et vous.
J'ai juré, des sermens les Immortels jaloux....

ERONYME.

Codrus, c'est, je le vois, encor quelque chimère.
Votre esprit exalté.....

CODRUS.

Non, vous m'êtes trop chère
Pour que d'illusions l'esprit préoccupé,
Je trompe ce que j'aime, après m'être trompé.
Mon projet est réel, sa réussite est sûre.
J'aurai pour moi du moins le ciel et la nature.

ERONYME.

Mais ne blesse-t-il point l'orgueil de nos yeux ?
Vous savez que mon père, issu du sang des dieux....

CODRUS.

Je me souviens aussi qu'on berça mon enfance
De ces songes flatteurs qu'on croit toujours d'avance ;
Mais lorsqu'un grand projet dans mon cœur est conçu,
Que m'importe le sang dont je puis être issu ?

ERONYME.

De votre cœur, Codrus, je connais la noblesse.
Mon amant ne peut pas abuser ma tendresse.
Répondez seulement : ce projet d'un époux
Est-il digne en effet d'Eronyme et de vous ?

C O D R U S.

Oui, vous pouvez m'en croire, ô ma chère Eronyme!
 Le serment que j'ai fait, le projet qui m'anime,
 Me fut depuis long-tems par Minerve inspiré.
 Votre sort en sera plus brillant, plus sacré.

(*Ici on voit paraître au fond du théâtre Eumène;
 Sosthène, Idas, Euriclès, les deux personnages
 du peuple, le peuple et des guerriers.*)

E R O N Y M E.

Je ne veux que l'hymen paré d'un diadème.

C O D R U S, *avec enthousiasme.*

Et si je vous offrais le destin des dieux même,
 Oui, des dieux.

E R O N Y M E.

Se peut-il ?

C O D R U S.

Je ne trompe jamais.

E R O N Y M E.

Je ne veux plus dès-lors apprendre vos secrets,
 Et j'en crois mon époux; marchons, ma main est prête.

C O D R U S.

(*à Eumène.*) (*à Sosthène et à Idas.*)

Suis-moi : pour mon retour ici que tout s'apprête.

(*Ils sortent tous pour aller au temple de Junon,
 excepté Sosthène et Idas.*)

S C È N E I I I.

S O S T H È N E, I D A S.

I D A S.

T A N D I S que ces époux vont aux pieds de l'autel
 Se jurer l'un à l'autre un amour immortel,

Et pour rendre leur foi plus sûre et plus sacrée ,
Attester tous ces dieux qui peuplent l'empirée ;
Nous, qui moins dépendans, moins superstitieux ,
Ne livrons point la terre au caprice des cieux ,
Qui pensons que notre âme, à ses forces bornée ,
Sans ces agens divins se fait sa destinée ,
Sachons mettre à profit ce moment d'entretien :
Et pesons tous les deux et mon sort et le tien.

SOSTHENE.

Idas, nous avons su, nous soutenant sans cesse ,
Du père de Codrus asservir la vieillesse.
Tandis qu'en ce palais mes ordres souverains
Des camps et des vaisseaux balançaient les destins ,
Que rien n'y suspendait mes volontés rapides ,
Tes mains de cet état dirigeaient les subsides.
Le ministre des lois, l'interprète des dieux
Nous vendaient leurs arrêts, leurs oracles, leurs vœux.
Nous régions, et depuis qu'à la race d'Égée
Pallas donna pour dot sa ville protégée,
Jamais prince indolent, à ses langueurs livré ,
N'a vu d'un tel pouvoir son ministre honoré.
La fortune pourtant, qui des mortels se joue ,
Peut nous précipiter du faite de sa roue.
Nous avoïs d'un vieillard, foible et sans volonté ,
Gouverné l'indolence et la caducité ;
Mais asservirons-nous une âme indépendante ,
Qu'embrâsent tous les feux d'une jeunesse ardente ?
Codrus, tant que son père en ces lieux a régné ,
A vécu sans éclat : son cœur a dédaigné
Tout commerce avec nous, tout traité, tout partage
D'un pouvoir, dont lui seul recueillait l'héritage :
Aujourd'hui qu'il est roi ; que sa propre grandeur
Se manifeste à lui dans toute sa splendeur ;
Qu'héritier de vingt dieux, auteurs de sa famille ,

Lui-même est ébloui de l'éclat dont il brille ;
 Il voudra , cher Idas , exercer tous ses droits ,
 Et de l'autorité soutenir seul le poids.
 Il n'est qu'un seul moyen de ressaisir les rênes
 Que l'état va remettre en ses mains souveraines ;
 Idas ; c'est que nos yeux , par la prudence ouverts ,
 Découvrent tous ses goûts , vertueux ou pervers.
 N'allons pas , quand son front commande l'indulgence ,
 Affecter d'un censeur la triste diligence.
 Laissons à nos rivaux d'un devoir rigoureux
 Le stérile courage et l'honneur dangereux ;
 Et tandis que jaloux de déplaire et d'instruire ,
 Ils vont tous par leurs mains eux-mêmes se détruire ,
 Nous , égarons Codrus dans des sentiers de fleurs.
 Au lieu du morne accent des publiques douleurs ;
 Ne lui portons jamais que des cris d'allégresse.
 S'il se peut même encore , endormons sa paresse.
 Réveillons son esprit souvent , pour l'étonner
 Des menaces du ciel , que nous ferons tonner :
 Et faisons conspirer à son obéissance
 Ce qui , malgré l'orgueil d'une vaine puissance ,
 Asservit tout monarque en toute région ,
 L'amour des voluptés , et la religion.

*E U M E N E à part , sans être vu de
 Sosthène et d'Idas , mais aperçu des
 spectateurs.*

Ces monstres sont ensemble , écoutons leur langage ;

I D A S , à Sosthène.

Sosthène , sur Codrus j'oserai davantage.

S O S T H E N E.

Et quel est ton dessein ?

I D A S.

I D A S.

Sans doute que son cœur
A de quelque défaut le germe corrompéur ;
Nourrissons-en tous deux la fatale semence.
Etouffons ses vertus , même dans leur naissance !
Et si , par un malheur , qui ne peut exister ,
Il n'avait nul défaut dont on pût profiter ,
Sachons , en redoublant d'efforts et d'artifices ,
Vaincre son caractère , et lui créer des vices.

S C È N E I V.

SOSTHENE, IDAS, EUMENE.

EUMENE, paraissant tout-à-coup.

AH ! monstres , c'en est trop. Je savais de vous deux
La coupable espérance , et les perfides vœux :
Mais je ne croyais pas que votre âme traîtresse
Parvint à cet excès d'audace et de bassesse.
Evitez mon aspect : fuyez : n'attendez pas
Qu'Eumène furieux , vous livrant au trépas ,
De votre sang impur souille ses mains fumantes.
Fuyez.

S O S T H E N E.

Ce vain courroux , ces clameurs menaçantes
Ne m'intimident pas ; j'ai su m'y préparer.
C'est tout ce que d'Eumène on a droit d'espérer.
Cet étranger nous garde une éternelle haine.
Mais Codrus , mais son roi , dont le pouvoir l'enchaîne ;
Saura bien réprimer.....

E U M È N E.

Codrus !... lui !... je vois bien
Que ton cœur n'est pas fait pour connaître le sien ;

B

Codrus te protéger !.... ah ! perds-en l'espérance.
 Va , ton règne finit , puisque le sien commence.
 Si tu savais. Mais non , gardons de révéler
 Un sublime projet qui te ferait trembler ,
 Dont ton cœur n'est pas digne , et que Codrus médite.
 Ton supplice futur est dans sa réussite.
 Fuis , dis-je : épargne-moi , (c'est-là tout mon espoir ,)
 L'affront de t'écouter , et l'horreur de te voir.

S O S T H E N E.

Codrus vient , et je reste.

E U M È N E.

Eh bien , tu vas l'entendre.
 Tu vas savoir de lui ce que tu peux prétendre.
 Si c'est chez tes pareils qu'il choisit ses soutiens ;
 Et s'il a des projets qui confondent les tiens.

S C È N E V.

*Les acteurs précédens , CODRUS , ERONYME ,
 EURICLÈS ; LE GRAND-PRÊTRE DE
 MARS , qui est sorti du temple que l'on voit au
 fond du théâtre , au moment où Codrus est entré
 sur la scène , PREMIER PERSONNAGE
 DU PEUPLE , SECOND PERSONNAGE
 DU PEUPLE , PEUPLE , GUERRIERS.*

C O D R U S.

(*bas , à Eumène.*) (*haut , à tout le monde.*)

JE tiendrai mes sermens. Que chacun prenne place.
 (*Tout le monde prend place. Codrus et Eronyme sur
 le trône ; les ministres , le grand-prêtre , Eumène et
 Euriclès sur des sièges ; les soldats et le peuple dé-
 bout derrière.*)

Codrus aux Immortels doit d'abord rendre grace ,
 Puisqu'Athènes l'écoute , et qu'il peut en ce jour

Se montrer tel qu'il est, sans crainte et sans détour.
 Je sais qu'en ces momens d'appareil et de gloire,
 Un roi, qu'éblouissaient le trône et la victoire,
 Semblait associer son peuple à ses projets,
 Et d'un pompeux mensonge endormait ses sujets;
 Moi je n'ai jamais su parler qu'avec franchise.
 Vous ne m'entendrez pas, je le sais, sans surprise.
 Jamais roi jusqu'ici, de son peuple entouré,
 N'a dit à ses sujets ce que je vous dirai.
 Je puis même ajouter, sans être téméraire,
 Que jamais roi n'a fait ce que je m'en vais faire.
 Mon père cinquante ans a régi cet état.
 Peut-être de son trône ai-je augmenté l'éclat:
 Le droit du rang, qu'ici l'on appelle suprême,
 A mis entre mes mains et sceptre et diadème:
 Et diadème et sceptre en mes mains comés,
 Je les hais, je les brise, et les foule à mes pieds.
 Et puissent tous les rois ainsi les mettre en poudre!

*(Il se fait parmi le peuple un grand mouvement qui
 exprime son extrême surprise. Ce jeu muet doit être
 très-marqué.)*

TOUT LE PEUPLE.

Ciel!

ERONYME, à Codrus.

Quoi! vous renoncez!....

SOSTHENE.

Pour nous, quel coup de foudre!

EUMENE, à part, à Sosthène.

Je te l'ai dit.

CODRUS, avec véhémence.

Codrus ne veut point être roi.

ERONYME, à *Codrus*.

Songez-vous ?

EUMENE, à part, avec enthousiasme.

Mon élève est digne enfin de moi !

CODRUS, d'un ton de voix très-animé.

Quoi ! parce que Thésée, et vingt de mes ancêtres ; (2)
 Possesseurs de son sceptre, ont tous été vos maîtres ;
 Que mon père, après eux, par l'exemple trompé,
 Vous fit subir le joug d'un pouvoir usurpé ;
 Je croirai qu'à sa mort il me laisse en partage
 Toute une nation comme un juste héritage !
 Et qu'un prince à ses fils peut, au soir de ses ans, (3)
 Légner un peuple entier, comme on lègue ses champs !
 C'est sur un pareil droit, sur ceux de la naissance,
 Que j'appuierai l'abus de ma toute puissance !
 Et sans que mon orgueil cherche au moins à savoir
 Si le peuple en mes mains a remis son pouvoir,
 S'il veut le confirmer, ou s'il veut le suspendre,
 De mes lois, malgré lui, je le ferai dépendre !
 Non. Les hommes unis sont les souverains nés
 Des champs qu'ils ont ouverts, et qu'ils ont moissonnés.
 La terre, au seul aspect et des rois et des prêtres,
 De ronces se hérise, et n'adopte pour maîtres
 Que les hommes courbés sur son sein fécondé,
 Et qui de leurs sueurs l'ont souvent inondé.
 Ces pouvoirs primitifs, qu'ils exercent ensemble,
 Malheur à l'insensé qui dans lui les rassemble !
 Je vous les rends donc tous ; et n' imaginez pas
 Qu'ils puissent à mes yeux avoir assez d'appas,
 Pour que leur abandon me coûte un sacrifice :
 Quand je brise vos fers, je m'épargne un supplice.
 Eh ! qui jamais a pu, sans honte et sans effroi,
 Joindre l'honneur d'être homme à l'affront d'être roi !

Et vous, Athéniens, vous, peuple de Minerve;
 Que la terre, le ciel, tout l'univers observe;
 Vous dont l'antique honneur, et le nom glorieux
 D'un bruit si favorable avaient rempli les cieux;
 Qu'on vit deux Immortels, assis sur ce rivage,
 Briguer un jugement de votre aréopage;
 Comment sourfistiez-vous qu'un homme, votre égal;
 Appesantit sur vous, par un retour fatal,
 Votre propre puissance à vous même ravie,
 Et maître de vos biens, vous lançât dans la vie;
 Comme un pâtre inhumain chasse au loin dans les champs
 Ses timides troupeaux près de lui bondissans ?
 O peuple, dont Œdipe, à son heure dernière, (4)
 Recommandait aux dieux la terre hospitalière,
 Qu'il immortalisa, pour prix de son tombeau,
 Peuple, reveille-toi; prends un essor plus beau;
 Brise avec moi ce trône, et ces brillantes marques
 Du faste qu'en ces lieux étalaient cent monarques;
 Tous ces vieux monumens sur ces marbres épars,
 Des jeux sanglans des rois, et des fureurs de Mars.
 Peuple, que de ce jour sans cesse il te souviennne;
 Reprends ta liberté, moi je reprends la mienne.
(Codrus descend du trône et se confond dans la foule.)

ERONYME.

Quoi! vous qui me disiez: « je ne trame jamais »
 Vous abusez !....

CODRUS.

Codrus promet à vos souhaits
 Un état, un destin, qui pût être l'image
 De ce bonheur qu'au ciel les dieux ont en partage;
 Vous allez en jouir. Les chagrins, les soucis,
 Qui siègent sur le trône où les rois sont assis,
 Tous ces plaisirs trompeurs, dont l'ombre imaginaire
 De leurs ennuis pompeux ne fait que les distraire,

Auraient loin d'Eronyme occupé mes momens ;
 Nous n'aurions jamais eu ces doux épanchemens ,
 Ces ressources du cœur, qu'un couple heureux qui s'aime ,
 Même dans un désert sait trouver en lui-même.
 Codrus yvre d'amour, et tout entier à lui ,
 Te chérira demain, comme il t'aime aujourd'hui.
 Tu seras, à mes yeux sans cesse refracée ,
 Mon premier souvenir, ma dernière pensée.
 Si les dieux, Eronyme, habitaient parmi nous ,
 Je crois que d'un tel sort les dieux seraient jaloux ;

LE GRAND-PRETRE DE MARS.

Mais ce pouvoir, qu'ici vous déposez d'avance ,
 Est un don que des dieux vous a fait la puissance :
 C'est un fardeau sacré, qui, sans leur volonté ,
 Ne peut par vous, Codrus, être ainsi rejeté.

CODRUS.

Prêtre de Mars, tu dois me tenir ce langage.
 Du crédit des autels les trônes sont le gage.
 Si tes dieux ont leurs droits, moi, j'ai les miens aussi.
 Ils sont libres là haut, soyons libres ici.

LE PREMIER PERSONNAGE DU PEUPLE.

J'admire cet élan de ton âme intrépide.

IDAS.

Mais nous voilà sans lois, et sans chef, et sans guide.
 Ce n'est qu'avec du trouble et des convulsions
 Que l'on voit s'opérer ces révolutions.
 Jamais la liberté n'abat la monarchie ;
 Qu'après les longs malheurs d'une triste anarchie ;
 Et du vaisseau public le gouvernail froissé
 Peut dans cette tourmente être enfin renversé.

CODRUS.

Oui, lorsqu'un vil tyran, par des ruses funestes,

D'un pouvoir qu'il chérit dispute encor les restes ;
 Lors que la liberté doit ou vaincre ou périr ,
 Se recréer sans cesse et se reconquérir ;
 Au milieu des écueils on redoute un naufrage.
 Mais lorsque sans tumulte , ainsi que sans orage ,
 Elle-même elle vient , belle de sa beauté ,
 Et tenant par la main sa sœur l'égalité ,
 Où sont donc ces dangers ? L'homme , de son cœur maître ;
 Dit : « je veux être libre , » et le vouloir , c'est l'être.
 D'ailleurs , si vous craignez les complots , les débats ,
 Vous êtes souverains : nommez des magistrats.
 Des villes que la Grèce avec honneur contemple ,
 De ce gouvernement vous ont donné l'exemple.
 Un archonte à Messène , organe de la loi , (5)
 Remplit , deux ans entiers , cet honorable emploi.
 Un prytane , deux ans , gouverne aussi Corinthe. (6)
 Choisissez parmi vous , sans guide , sans contrainte.
 A vos élections présidera Pallas.
 Eh quoi ! vous balancez !... Ah ! ne rejetez pas
 (Je n'ai plus d'autre droit sur vous que la prière ,)
 Le plus beau des présens que je puisse vous faire.

(*Se mettant à genoux devant la statue de Minerve.*)

Non , tu ne voudras pas , Minerve , que Codrus
 Puisse , offrant un tel don , essuyer un refus.

LE PREMIER PERSONNAGE DU PEUPLE.

Oui , c'est sans doute un dieu qui parle par ta bouche.

LE SECOND PERSONNAGE.

Ta voix charme nos cœurs , les pénètre , les touche.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Athènes de Codrus reçoit la liberté.

LE SECOND PERSONNAGE.

Le peuple enfin reprend sa souveraineté.

SOSTHÈNE, à Codrus, d'un ton hypocrite.
Sois son premier archonte, et commande l'armée, (7)
Puisqu'elle est sous tes lois à vaincre accoutumée.

TOUT LE PEUPLE.

Oui.

CODRUS.

Cet emploi sans doute est honorable et beau ;
Mais ce n'est pour Codrus que changer de fardeau.
LE PREMIER PERSONNAGE DU PEUPLE :
Ne nous refusez pas.

LE SECOND PERSONNAGE.

Oui, vous seul dans Athènes
Pouvez de cet état tenir encor les rênes.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Dans ce grand changement sôyez notre soutien.

CODRUS.

Je ne puis.

EUMÈNE.

Cher Codrus, on n'est pas citoyen ;
Lorsqu'on ne prend point part aux fonctions publiques.
Vous avez mis Athène au rang des républiques ;
Et nul républicain, à l'armée, au sénat,
N'a droit de refuser les charges de l'état.
Acceptez.

CODRUS.

Je me rends.

EUMÈNE.

Et vous, peuple d'Athènes ;

(Montrant Codrus.)

Vous que tant de vertu peut-être encore enchaîne ;
Dans un moment plus calme, usez de tous vos droits ;
Et confirmez alors, ou changez votre choix.

(Tout

(*Tout le monde entoure Codrus et le félicite.*)

ERONYME, à part, au grand-prêtre, en s'en allant, et montrant Codrus.

Attendons tout du tems. C'est mon époux, il m'aime ;
Et je n'ai pas encor perdu mon diadème.

Sortons.

(*Codrus, avec effusion, à Eumène.*)

Ce peuple heureux tombait à mes genoux !
Et vous, Eumène ?

EUMÈNE l'embrassant, et les larmes aux yeux.

Moi !... je suis content de vous.

(*Tout le monde sort du théâtre.*)

Fin du premier acte.

ACTE II.

La scène se passe dans le même lieu qu'au premier acte, mais il n'y a plus ni trône, ni sièges, ni gradins.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOSTHÈNE, IDAS.

IDAS.

EH quoi ! vous, le soutien du pouvoir monarchique ;
Vous voyez, sans frémir, Athène en république !
Que dis-je ? vous avez vous-même ouvertement
Embrassé le parti de ce gouvernement !

C

Courtisan de Codrus, et partageant sa honte ,
 Vous avez eu le front de le nommer archonte !

SOSTHÈNE.

Auriez-vous donc voulu, lorsque de tout côté,
 On faisait retentir le nom de liberté,
 Qu'au milieu des transports de cette foule immense ,
 Sosthène imprudemment eût gardé le silence ?
 Qu'il eût blâmé lui seul le peuple souverain ?
 Chacun eût sur le champ remarqué mon chagrin.
 On eût dit : « voyez-vous la figure sinistre
 De ce vieux courtisan, jadis premier ministre ? »
 Et que sais-je, du peuple en ce fatal moment
 Jusqu'où serait allé le fier ressentiment.
 J'ai fait, me dites-vous, nommer Codrus archonte :
 Sans doute ; et c'est, Idas, sur ce choix que je compte,
 Pour voir Codrus bientôt confus et détrompé,
 Ressaisir le pouvoir à ses mains échappé.
 On a beau se parer d'une sagesse vaine ;
 On regrette toujours la grandeur souveraine,
 Ces fiers républicains ombrageux et jaloux,
 Sauront bien à Codrus préparer des dégoûts,
 Qui vers cette grandeur, qu'il a tant délaissée,
 Feront incessamment revoler sa pensée.
 Et d'ailleurs l'Arcadie a du haut de ses monts
 Roulé, comme un torrent, des pâtres vagabonds ;
 Qui, répandant par-tout le meurtre et les ravages,
 Déjà de l'Ilyssus infestent les rivages :
 Et la guerre apportant et le trouble et l'effroi,
 Peut faire au peuple ému redemander un roi.
 Les soldats, le grand-prêtre, et sur-tout Eronyme,
 Qui vient de voir ravir à son cœur magnanime
 La couronne d'Athènes, objet de tous ses vœux,
 Entraîneront Codrus plus loin que je ne veux ;
 Et peut-être ce roi, dont le fatal génie

Proscrit la royauté, marche à la tyrannie.
C'est mon espoir... Alors nous régnerons sous lui.
Ou, si dans ses projets il persiste aujourd'hui,
Son refus est sa perte, et sa mort ma vengeance.
J'ai déjà su du peuple... Eronyme s'avance :
Tâchons de consoler ses chagrins et son deuil,
Et de faire à nos vœux conspirer son orgueil.

SCÈNE II.

SOSTHÈNE, IDAS, ERONYME.

SOSTHÈNE, à Eronyme.

Tous deux de vos chagrins venons tarir la source.
Votre malheur est grand, mais non pas sans ressource.
Il reste à vos vertus de fidèles amis,
Dans leur zèle pour vous par le tems affermis,
Quand vous l'ordonnerez, prêts à tout entreprendre,
Et dont la foi sur-tout ne saurait se surprendre.

ERONYME.

Et tout ces vrais amis, dont vous vantez la foi,
Sosthène, qui sont-ils?

SOSTHÈNE.

Thersandre, Idas, et moi.

ERONYME.

Idas, et vous, Sosthène!.. Il vous sied bien, perfides;
D'associer vos noms aux mortels intrépides,
Qui, sans être guidés par un vil intérêt,
Vont signaler pour moi leur dévouement secret;
Vous, qui du vil loisir, où mon époux repose,
Plus qu'Eumène lui-même, êtes tous deux la cause;

IDAS,

Nous deux! ô ciel!

Oui, vous. Ce sont vos cruautés

Cet amour des plaisirs, des sombres voluptés,
Où de Codrus alors vous endormiez le père,
Ce sont les noirs forfaits de votre ministère,
Cette soif d'amasser, dévorant le trésor,
Les tributs du commerce et les sources de l'or,
Et cette politique exécration, infernale,
Dont vous déshonoriez l'autorité royale,
Qui flétrirent le trône, et qui de mon époux
Pour le titre de roi nourrissent les dégoûts.
Eumène, par qui seul Codrus pense et respire,
Sur cette âme naissante aurait eu moins d'empire ;
Sans cet horrible amas de vices odieux,
Dont l'aspect révoltant importunait ses yeux.
Et vous avez encor la bassesse et l'audace
De m'offrir votre bras, pour finir ma disgrâce !
Allez, hommes vendus aux intrigues des cours,
Allez porter ailleurs vos perfides secours.
Je sais, quand il le faut, me suffire à moi-même.
Et pour reconquérir la puissance suprême,
Et punir un rebelle, objet de son courroux,
Eronyme jamais n'aura besoin de vous.
Sortez.

S O S T H E N E.

Bravons, Idas, son orgueil et sa haine.
Et suivons nos projets.

(*Idas et Sosthène sortent d'un côté, tandis qu'Eumène entre de l'autre, mais sans se voir.*)

SCÈNE III.

ERONYME, EUMÈNE,

ERONYME.

AH ! je vous cherche, Eumène,
Pour vous féliciter sur tout ce qui s'est fait !
Sans doute vous devez être bien satisfait !
Et, grâce à vos bontés, dont mon cœur vous tient compte,
La fille de Pélops est femme d'un archonte !

EUMÈNE.

Ne vous ai-je pas su faire, par ce moyen,
D'épouse d'un tyran, femme d'un citoyen ?

ERONYME.

D'un tyran !.... de Codrus vous formez le génie.

EUMÈNE.

Toujours la royauté marche à la tyrannie.

ERONYME.

Et du titre de roi si l'on naît revêtu ?...

EUMÈNE.

D'abord je ne connais qu'un titre, la vertu.
Et quand il serait vrai que son pouvoir, ses charmes,
L'art d'enchanter les cœurs, ou la gloire des armes,
Soumissent, par l'espoir d'un sort paisible et doux,
Aux volontés d'un seul la volonté de tous ;
Cette erreur d'un moment, cet ascendant précaire,
Ne donne à sa maison nul droit héréditaire.
Ses titres avec lui, perdus dans le tombeau,
Ne vont point de ses fils anoblir le berceau.
Et ses peuples, sans maître, à sa cendre insensibles,
Rentrent dans tous leurs droits, qui sont imprescriptibles.

E R O N Y M E.

Eumène, ce n'est pas le tems de contester
Tous ces principes vains, que je puis réfuter.
Je ne viens pas non plus, dans mon malheur extrême,
Me plaindre de mon sort, et parler de moi-même.
Codrus seul m'intéresse, Eumène; et c'est de lui
Qu'Eronyme avec vous s'entretient aujourd'hui.
Quand son père autrefois chargea votre sagesse
De l'honorable emploi d'instruire sa jeunesse,
Sans doute son bonheur fut l'objet de vos vœux?

E U M E N E.

Moi! ... non. Je pris Codrus, l'élevai vers les cieux:
Et dis: « puissans moteurs des destins de la terre,
» Je ne demande point cette ardeur téméraire,
» Cet éclat des talens, ni ces dons précieux,
» Qui séduisent l'esprit, et le cœur et les yeux;
» Pour cet ami naissant commis à ma tutèle.
» Mais qu'au moins la vertu, votre fille immortelle,
» Dirige sa pensée, et conduise ses pas. »
De son bonheur futur je ne leur parlai pas.
Le bonheur suit du sort la marche irrégulière;
Et je n'ai pour ce dieu ni culte, ni prière.

E R O N Y M E.

Mais ce bonheur, Eumène, objet de vos mépris,
Aux regards de Codrus peut avoir quelque prix.
Croyez-vous qu'en effet il en prenne la route?
Je sais, et mes chagrins me l'ont appris sans doute,
Que ce pouvoir d'un jour, ce trône, où je m'assis,
Ainsi que ses plaisirs a ses secrets soucis.
Mais cette vie obscure, où Codrus se rabaisse,
Est-elle sans dégoûts, sans ennui, sans tristesse?
Et dans un sort abject, comme dans la grandeur,
Codrus ne peut-il pas rencontrer le malheur?

E U M E N E.

Moins sans doute. Après tout , lorsque l'homme s'élance
Vers un noble projet , met-il dans la balance
Si le sort lui sera propice ou rigoureux ?
S'il doit vivre , mourir , heureux ou malheureux ?
Il ne mesure point , il franchit la carrière ,
Sans reporter jamais ses regards en arrière ,
(*Regardant fixement Eronyme.*)
Sans savoir si l'objet qu'il a le plus aimé
Approuve le dessein dont il est animé.
Il ne s'informe pas si quelque jour l'histoire
Consacrera son nom à la honte , à la gloire.
Le bien de la patrie est seul devant ses yeux ;
Il le fait : et du reste il s'en remet aux dieux.

E R O N Y M E.

Mais enfin de Pélops les filles souveraines
Au lit de leurs époux entrèrent toujours reines.
Lorsque j'aimai Codrus , lorsqu'il reçut ma foi ,
Je crus être l'amante et l'épouse d'un roi.

E U M E N E.

Vous oubliez déjà , dans votre trouble extrême ,
Que vous ne deviez pas me parler de vous-même.

E R O N Y M E.

C'est vous qui sans égard pour mon sort , ma douleur ;
Oubliez le respect que l'on doit au malheur.

E U M E N E.

Des maux d'opinion la source est trop suspecte
Pour qu'Eumène les plaigne , et sur-tout les respecte.

E R O N Y M E.

Un sujet...

E U M E N E.

Ecoutez : ces clameurs, ces éclats,

Irritent vos chagrins, et ne les vengent pas.
 On ne console, hélas! ni l'orgueil, ni la haine;
 Je le sais: cependant ce nom, ce rang de reine,
 Par vos pleurs, vos soupirs, en vain redemandés,
 Croyez-vous que long-tems vous les eussiez gardés ?
 Eh! ne voyez-vous pas la royauté vieillie,
 Et par-tout en horreur, et par-tout avilie !
 Sur l'homme, trois mille ans, ce colosse a pesé;
 Il faut qu'il soit par l'homme à son tour écrasé.
 Vingt nations déjà dans leurs fers engourdies,
 A leur réveil, sur lui portent leurs mains hardies.
 Messène, terrassant ce colosse irrité, (8).
 A sur ses rois enfin conquis sa liberté.
 Smyrne, Rhodes, Corinthe, et cent villes antiques
 Sont fières aujourd'hui de se voir républiques.
 Sparte, où vos fiers ayeux, souverains autrefois,
 Dictaient arrogamment leurs orgueilleuses lois,
 Qui, sous Pélops, Tantale, et l'un et l'autre Atride,
 A vu Mycène, Argos, baisser un front timide,
 Prend, pour se rendre libre, un moyen peu commun; (9)
 Et se donne deux rois, pour n'en avoir aucun.
 Doutez-vous un moment que tôt ou tard Athènes
 N'imitât ces cités, et ne brisât ses chaînes ?
 Ces révolutions ne se terminent pas
 Sans une grande chute, et d'illustres trépas.
 Peut-être que le glaive eût menacé vos têtes:
 Codrus a loin de vous écarté les tempêtes.
 Votre orgueil si hautain par moi fut bien servi:
 Et vous avez donné... ce qu'on vous eût ravi.

E R O N Y M E.

Je saurai le reprendre. En Europe, en Asie,
 On vit plus d'une fois une reine hardie
 D'un époux, qui croyait mépriser la grandeur;

Ressusciter

Ressusciter l'orgueil , et vaincre la langueur ;
Et malgré le dédain qu'il montrait pour le trône ;
Lui faire ressaisir le sceptre et la couronne.
Cet exemple éclatant plaît trop à ma fierté ;
Pour n'être pas par moi dès ce jour imité.
Le sceptre peut rentrer dans ma main souveraine :
Et je puis à mes pieds vous voir encore , Eumène.

EUMÈNE.

A vos pieds ! moi ! jamais.

(*Eronyme sort en même-tems que Codrus entre ;
mais ils ne se voyent point.*)

SCÈNE IV.

EUMÈNE , CODRUS.

CODRUS , avec épanchement.

DANS cet heureux moment ;
Ami , quelle est ma joie et mon ravissement !
De ma place aujourd'hui commençant l'exercice ,
Au peuple rassemblé j'ai rendu la justice ;
N'ayant d'autre appareil qu'un simple tribunal ,
Et comme un citoyen doit juger son égal :
Tout ce peuple à l'envi , par des cris d'allégresse ,
M'a prouvé son bonheur , ainsi que sa tendresse.
Du soin de ma mémoire il chargeait l'avenir :
Et de tous les côtés je m'entendais bénir.
Eumène , tu le sais , j'ai bien connu la gloire ;
J'ai goûté les plaisirs que donne la victoire ;
Mais qu'ils sont loin , hélas ! de ces plaisirs si vrais
Que donne un peuple heureux , qui bénit vos bienfaits !

EUMÈNE.

Codrus , vous le voyez , qu'on peut , sans diadème ;

D

Rendre heureux chaque jour tout un peuple et soi-même ;
 Et qu'un devoir rempli donne de doux loisirs.
 Mais, quelques purs enfin que soient de tels plaisirs,
 Le sage doit toujours en modérer l'ivresse.
 Qui maîtrise sa joie, impose à sa tristesse.

CODRUS.

Ciel ! que dois-je augurer d'un si sombre discours ?
 L'envie attaque-t-elle ou ma gloire ou mes jours ?

EUMENE.

Avant qu'un vil esclave (ami, tu peux m'en croire)
 Osât mettre en danger ou tes jours ou ta gloire,
 Au devant de ses coups tu me verrais voler.
 Graces au ciel ! pour toi je n'ai point à trembler.
 Mais ma tendresse austère à regret te pardonne
 Ces transports indiscrets, où ton cœur s'abandonne.
 Si ta raison fléchit sous le poids du bonheur,
 Comment pourras-tu donc supporter le malheur ?

CODRUS.

Le malheur !

EUMENE.

Oui, sans doute. Il faut que tu l'endures.
 Voilà par quel creuset il faut que tu t'épures.
 Contre les coups du sort ton cœur mal préparé
 De la faveur du peuple est sans doute enivré :
 Tu la crois éternelle : et c'est sur cette idée,
 C'est sur ce vain espoir que ta joie est fondée :
 Eh bien ! que dirais-tu, si, même dès ce jour,
 Tu voyais de ce peuple évanouir l'amour ?
 Si, malgré tes exploits, malgré ton espérance ;
 Sa rigueur succédait à son indifférence ?
 S'il devenait jaloux de son autorité ?
 Si le poste d'archonte enfin.... t'était ôté ?

CODRUS.

Je dirais.... mais pourquoi me mettre à ces épreuves ?
Le peuple me chérit : j'en ai de sûres preuves ;
Le peuple, juste et bon , ne peut à cet excès
Porter l'ingratitude et l'oubli des bienfaits.
Il en est incapable.

EUMENE.

Ainsi donc Codrus pense
Qu'il s'est acquis un titre à sa reconnaissance ?
Qu'il se détrompe.

CODRUS.

Quoi ? la liberté, la paix ,
Tous les droits des humains , ne sont pas des bienfaits ?
L'ingratitude , ô ciel ! est par vous soutenue !

EUMENE.

Donne-t-on quelque chose , alors qu'on restitue ?
Eh ! réponds-moi , Codrus. La paix , la liberté ,
Le bonheur par tes mains au peuple présenté ,
Dont ton âme , il est vrai , fut toujours possédée ,
En as-tu donc créé la primitive idée ?
Ce sentiment si doux , du ciel même émané ,
Au cœur de tout mortel ne fut-il pas inné ?
A l'homme policé , comme à l'homme sauvage ,
La nature en tous tems tient le même langage :
Elle lui dit : « sois libre. » Et , selon les climats ,
Selon qu'un ciel plus pur , plus chargé de frimats ,
Rend notre âme exaltée , ou la tient abattue ,
Sa voix est de nos cœurs plus ou moins entendue.
L'habitant de l'Attique , en sa vivacité ,
A d'un sentiment prompt conçu la liberté ,
Sans doute ; mais Cécrops , Thésée , et tes ancêtres , (10)
Mais l'empreinte des rois , le souffle impur des prêtres ,
Qui du vil esclavage , en toute région ,

Propagent l'influence et la contagion ,
 Ont imposé le joug à son âme engourdie.
 Il a dormi long-tems. Ta voix libre et hardie
 L'a sauvé du péril d'un perfide sommeil :
 Mais tu n'as fait enfin que hâter son réveil.
 Est-ce un bienfait si grand que rien ne le dispense
 Du joug impérieux de la reconnaissance ?

CODRUS.

Non. Mais je n'ai pas moins de peine à concevoir
 Qu'il ose me punir d'avoir fait mon devoir.

EUMENE.

Il ne te punit point, Codrus, il te surveille.
 Libre, grace à tes soins, mais libre de la veille,
 Il craint qu'un jeune cœur, prompt à se démentir,
 N'ait de sa vertu même un secret repentir.
 Il redoute sur-tout l'ascendant d'Eronyme,
 Le sang dont elle sort, et l'orgueil qui l'anime.
 Il sait que par l'amour plus d'un sage entraîné
 A repris quelquefois ce qu'il avait donné.
 La liberté d'ailleurs, qui n'aime, ni ne flatte,
 Se croyant en danger, a le droit d'être ingrate.
 Elle croit, en songeant aux maux qu'elle a soufferts,
 Que qui sut l'affranchir, peut lui rendre ses fers ;
 Et doit, jusqu'à l'excès portant sa vigilance,
 T'ordonner la retraite.... et même le silence.
 Mais que vois-je ?.. vos yeux, pleins de trouble et d'effroi,
 Pour me cacher des pleurs se détournent de moi !
 Quoi ! vous, qui détestant jusqu'à votre naissance,
 Foulant aux pieds grandeur, vaine gloire, puissance,
 Du trône rejetiez l'héritage fatal,
 Vous n'osez, sans gémir, quitter un tribunal !

CODRUS.

Au trône je n'avais d'autres droits que le crime.

Le rang d'archonte au moins je le dois à l'estime ,
A l'amour, dont pour moi tout le peuple est épris ;
Et ce rang à mes yeux peut avoir quelque prix.

EUMENE.

Codrus, en ce moment tu t'abuses toi-même.
C'est un secret retour vers la grandeur suprême
Qui cause le chagrin de ton cœur attristé.
Mon fils, crains de te voir dans ta course arrêté.
Rappelle tes sermens ; et si jamais ton âme
Sentait s'éteindre encor cette ardeur qui l'enflâme,
Sauve-toi de toi-même, et vole dans mes bras ;
Mon cœur t'attend, Codrus ; je ne te quitte pas.
Contre tous ces dangers ma vieillesse agguerrie,
Par l'âge et le malheur de constance nourrie,
Te promet ces secours, qu'un ami vertueux
Rapporta, jeune encor, du commerce des dieux :
Et ton âme rendue à sa vertu première
Reprendra pour jamais sa force et sa lumière.

CODRUS.

Oui, si j'éprouve, ami, ces momens de tiédeur,

(*Serrant Eumene dans ses bras.*)

C'est-là que je viendrai rallumer mon ardeur.

SCÈNE V.

EUMENE, CODRUS, LE PREMIER
PERSONNAGE DU PEUPLE.

LE PREMIER PERSONNAGE, à *Codrus*.

LE peuple a prononcé ; vous n'êtes plus archonte, (11)
Codrus. On a donné votre place à Cresphonte.
Ce n'est pas qu'à ce poste, où nous vous nommions tous ;
Il soit un citoyen qui se plaigne de vous ;

Mais Athène a pensé, par Minerve animée;
 Que le guerrier, choisi pour chef de son armée;
 Ne pouvait être encore interprète des lois;
 Et qu'il fallait toujours diviser les emplois.

(*Eumène examine attentivement Codrus.*)

CODRUS, *avec fermeté.*

'Au peuple, qui de vous fit choix pour ce message;
 Vous direz que Codrus ne voulait, pour partage,
 Que le repos si doux à mes désirs rendu;
 Qu'il se croit trop heureux d'être enfin confondu
 Avec tous ces héros, dont il brisa les chaînes;
 Qu'il suffit seulement d'être habitant d'Athènes;
 Pour que de s'illustrer on trouve le moyen;
 Et qu'on est toujours grand, lorsqu'on est citoyen.

(*Le premier personnage du peuple sort.*)

SCÈNE VI.

EUMENE, CODRUS.

CODRUS.

Vous voyez que Codrus sait sortir d'une place;
 Et qu'il apprend de vous à souffrir la disgrâce.

SCÈNE VII.

EUMENE, CODRUS, EURICLES;
 GUERRIERS.

EURICLES, *à Codrus.*

Ces brigands, qu'on a vus dans leurs premiers efforts
 Descendre Pilyssus, et ravager ses bords,
 Menacent notre ville; et leur troupe enivrée,

Pour nous fermer la mer , marche vers le Pyrée.
J'ai cru de leurs progrès vous devoir avertir.

(*Eumène examine toujours Codrus.*)

C O D R U S , avec feu , aux guerriers :

De tant d'audace , amis , faisons-les repentir.
Je vous ai de tous tems conduits à la victoire.
Eh bien ! vous jugerez si j'aime encor la gloire ;
Si ce bras aux brigands sait devenir fatal ;
Et si Codrus encor peut être général.
Je vois toute l'ardeur de votre âme enflammée ;
Marchons.

S C È N E V I I I .

EUMENE, CODRUS, EURICLES, LE
SECOND PERSONNAGE DU PEUPLE,
EUDAMAS, personnage muet ; guerriers de la
suite d'Euriclès ; guerriers de la suite d'Eudamas.

LE SECOND PERSONNAGE DU PEUPLE,
à Codrus.

C E n'est plus vous qui commandez l'armée ,
(*Montrant Eudamas.*)

Eudamas vous succède.

C O D R U S , interdit :

Eudamas !... eh ! pourquoi ?

Quel crime ai-je commis ?

LE SECOND PERSONNAGE DU PEUPLE.

Vous avez été roi. (12)

Et notre liberté , sur-tout à sa naissance ,
Ne veut pas dans vos mains laisser tant de puissance.

Ce nom de roi toujours me sera donc fatal !
 Je cesse d'être ensemble archonte , et général !...
 De tout ce que j'ai fait voilà donc le salaire !

E U M E N E , *bas* , à Codrus.

Codrus , oubliez-vous ?...

C O D R U S , *bas* , à Eumène.

Ah ! pardonnez , mon père.

(*Haut* , au second personnage du peuple.)

On ne me défend point de combattre en soldat ?

LE SECOND PERSONNAGE DU PEUPLE.

Non.

C O D R U S , *avec enthousiasme*.

Je suis trop heureux ! Je puis servir l'état !
 C'est toujours de mon cœur l'espérance chérie ;
 Et souvent un soldat a sauvé sa patrie.

(*Codrus va se confondre avec les soldats , et tout le monde sort.*)

Fin du second acte.

A C T E I I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

S O S T H E N E , I D A S , L E G R A N D -
 P R E T R E D E M A R S .

L E G R A N D - P R E T R E .

A M I S , pour arrêter ces projets importants,
 Songez que nous n'avons tous trois que peu d'instans.

Codrus

Codrus victorieux au palais va se rendre.
Eronyme le cherche ; elle veut entreprendre
De ramener son cœur par Eumène égaré.

S O S T H E N E.

Mais si c'est sans succès ; si Codrus énivré
De ces principes faux , qu'il veut mettre en pratique ;
Persiste à maintenir Athène en république ;
Que feras-tu ?

L E G R A N D - P R E T R E.

Tu sais ce que je t'ai promis.

I D A S.

Tout notre espoir, pontife , en tes mains est remis.

S O S T H E N E , *au grand-prêtre.*

Ton âme , pour frapper un coup aussi terrible ,
Est-elle à tous remords assez inaccessible ?

L E G R A N D - P R E T R E.

Eh ! pour Codrus , dis-moi , d'où viendrait ma pitié ?
M'a-t-il ce matin même assez humilié ?
D'ailleurs , ne sais-je pas , par de fréquens exemples ,
Que les trônes détruits sont la chute des temples.
Il ne m'a pas encore osé pousser à bout :
Ma puissance subsiste ; et mon temple est debout :
Mais de la liberté , qu'il vante avec emphase ,
S'il avait tout le tems de bien asseoir la base ,
Nous verrions tout ce peuple ; autrefois simple et doux ;
Ce peuple , encor docile , et muet devant nous ,
Dans son nouvel essor , affranchir sa pensée
Des fers dont , grace à nous , elle est embarrassée ;
Sonder ce ciel si vieux , cet olympe étayé
De cent dieux , dont jadis on était effrayé ;
Connaître et condamner tous ces dogmes mystiques ;
D'autant plus révéres , qu'ils étaient plus antiques ;

E

Simplifier le culte ; et dans l'immensité,
 Vouloir qu' dieu soit un , comme la vérité.
 Sosthène, tu le sens, ces efforts sacrilèges
 Menacent mes autels, et leurs saints privilèges ;
 Comme les changemens , que nous venons de voir ;
 Détruisent les ressorts, qui faisaient ton pouvoir.
 Notre injure est pareille ; ainsi dans la vengeance
 Tu vois bien qu'avec toi je suis d'intelligence.
 Si rien n'ément Codrus , je te jure sa mort.
 Ne me parle donc plus de pitié, de remord :
 Un prêtre à ces retours jamais ne s'abandonne ;
 Jamais ne se repent , et jamais ne pardonne.
 Chez le peuple déjà j'ai semé des rumeurs ,
 Qui le font éclater en plaintes, en clameurs ;
 Et plus d'un cri fatal, annonçant la tempête,
 De Codrus et d'Eumène a menacé la tête.
 Codrus vient.... cachez-vous vers ces lieux retirés.
 Pour moi, je rentre au temple , où vous me rejoindrez.
 Trop heureux que Thésée ait , par un rare exemple ,
 A Mars , dans son palais , voulu bâtir un temple ;
 Ce hazard m'est utile : et je puis sur ces lieux ,
 Sans paraître indiscret, avoir toujours les yeux.
 (*Codrus entre suivi d'Eronyme. Le grand-prêtre se retire dans son temple ; Sosthène et Idas se cachent pour épier ce qui se passe.*)

S C È N E I I.

CODRUS, ERONYME, SOSTHÈNE,

IDAS, toujours cachés.

C O D R U S, à Eronyme.

JE ne craignais que vous. Ah ! par pitié , par grace,

Daignez me laisser seul. Ne suivez point ma trace.

Rien ne peut me changer.

ERONYME.

Je ne veux point, Codrus ;

Que de mes vains ennuis vos chagrins soient accrus.

Je n'ajouterai point à vos douleurs stériles

Des reproches amers les clameurs inutiles.

Mais le sort près du trône a placé mon berceau :

J'y dus monter un jour. Oui, pour un rang si beau

Mon père crut long-tems sa fille destinée.

Hélas ! il crut d'un sceptre orner mon hymenée,

Quand pour moi dans Athènes il choisit un époux.

Mon père règne encore ; il n'a point, comme vous,

Cette force d'esprit, cette vertu suprême

Qui fait fouler aux pieds et sceptre et diadème :

Et voyant ses sujets de son jong amoureux,

Il croit pouvoir régner où régnaient ses ayeux.

Je chéris, comme lui, ces préjugés vulgaires.

Souffrez, pour prévenir la discorde et les guerres,

Qui pourraient entre vous naître de nos débats,

Que j'aie voir mon père, et me jette en ses bras.

Seule je suspendrai les traits de sa vengeance.

Vous pourrez aisément supporter mon absence.

Quand des opinions le choc et les combats

Ont divisé deux cœurs... ils ne se cherchent pas !...

Et des nôtres, je crois, la tendresse blessée

N'a plus les mêmes vœux, ni la même pensée.

Il faut ne nous plus voir... il faut nous oublier.

CODRUS.

Quoi ! lorsqu'à mon amour j'appartiens tout entier ;

Quand, libre de tous soins, le bonheur d'Eronyme

Est le seul qui me reste, et le seul qui m'anime...

ERONYME.

Ah ! si ce soin t'occupe en tes tristes loisirs,

Rends-moi, rends-moi ce trône, objet de mes desirs ;
 Ce trône, qui jamais dans aucune alliance,
 Des filles de Pélopes ne trompa l'espérance ;
 Ce trône, qu'à mes vœux cent rois vinrent offrir ;
 Où je devais enfin naître, vivre, et mourir.

C O D R U S.

Comment, n'en ayant plus, vous rendre un diadème ?

E R O N Y M E.

En osant sur ton front le replacer toi-même.

C O D R U S.

Ah ! ciel ! que moi !. Codrus !. rendez grâce à ces nœuds
 Dont le plus saint hymen nous a liés tous deux :
 A l'amour, dont la voix dans mon âme attendrie
 Se fait entendre encor, même après ma patrie :
 Tout autre eût expié du trépas le plus prompt
 De ce conseil horrible et le crime et l'affront.

E R O N Y M E.

Eh bien ! frappe, et par moi commence le carnage
 Dont ta liberté vaine est le plus sûr présage.
 Le meurtre d'une épouse est un exploit trop beau,
 Pour ne pas à ta gloire être un titre nouveau.
 Cours à ces citoyens, à qui tu prétends plaire,
 Tout souillé de mon sang, demander ton salaire.

C O D R U S.

Cruelle, aussi pourquoi, vouloir mon déshonneur ?
 Moi, qui sus de l'Attique assurer le bonheur,
 Moi, qui du trône vil, où vous osez prétendre,
 Indigné d'être roi, me hâtai de descendre ;
 Aux yeux de l'univers aller me démentir !
 Montrer de mes bienfaits un lâche repentir !
 Le soir même du jour, où j'affranchis Athènes ;

Sans pudeur la forcer à reprendre ses chaînes !
Et de ma trahison briguant le digne prix,
D'un peuple entier subir la haine et le mépris !
Le mépris ! à ce mot de colère enflammée
Mon âme....

E R O N Y M E.

Crois-tu donc qu'il fait ta renommée ?
Que d'un peuple fougueux le fier ressentiment
De l'avenir trompé dicte le jugement ?
Toujours d'après les faits la postérité sage
Blâme , admire , refuse ou donne son suffrage :
Et les faits sont pour toi. D'un œil plus réfléchi
Fixe ce peuple ingrat par toi seul affranchi.
Vois combien dans le cours d'une même journée
Sa haine à te punir s'est de fois acharnée.
Libre par toi , pour prix de cette liberté
Qu'il doit à tes bienfaits , vois comme il t'a traité.
Dans sa reconnaissance il t'a ravi sans honte
Le nom de général , et le poste d'archonte.
Tu viens de triompher par tes heureux efforts
Des brigands réunis qui ravageaient ces bords :
Quels lauriers , quel salaire attestent ta victoire ?
Sur Eudamas le peuple en rejette la gloire.
Enfin , tous les dégoûts que l'on peut rassembler ,
Il se plaît sur ta tête à les accumuler.

C O D R U S.

Et si je le mérite :

E R O N Y M E.

O ciel ! vous !...

C O D R U S.

Oui , moi-même.

N'ai-je pas approché de la grandeur suprême ?
Ne suis-je pas enfin coupable , malgré moi ,

De l'horrible forfait d'être né fils de roi ?

ERONYME.

Eh ! punit-on les fils des fautes de leurs pères ?

CODRUS.

Oui, l'un de l'autre, tous ils naissent solidaires. (13)

Et si ce juste arrêt n'avait été porté,

Où serait donc des cieux l'éternelle équité ?

Quoi donc ? trente brigands, devenus rois paisibles,

Aux remords, aux revers toujours inaccessibles,

Auront, fléaux du peuple à leurs pieds abattu,

D'un bonheur insolent consterné la vertu !

Les champs du pauvre auront enrichi leur domaine !

Et pour se dérober à la justice humaine,

Qui sur leurs pas enfin se hâtait de courir,

Avant qu'elle ne frappe, ils n'auront qu'à mourir !

Non, l'on ne trompe point la justice divine.

Celui qu'au châtement sa vengeance destine

A beau fuir dans la mort son glaive redouté,

Le supplice l'atteint dans sa postérité :

Et qui traîne une vie et des jours misérables,

Si lui-même est sans crime, eut des ayeux coupables.

ERONYME.

De cette noire idée en secret abattu,

Quel est donc de ton cœur le soutien ?

CODRUS.

La vertu.

ERONYME.

C'est à ces préjugés, cruel, que tu m'immoles !

CODRUS, avec enthousiasme.

Liberté, patrie, oui, vous êtes mes idoles !

Peuple, je t'ai fait libre ; et quelqu'en soit le fruit,

Mon ouvrage par moi ne sera point détruit.

Gardez-vous de penser que mon âme séduite....

ERONYME.

Codrus, vois ton épouse, au désespoir réduite,
Te prier, t'implorer, embrasser tes genoux.

(Elle se jette à ses pieds.)

CODRUS.

Vous, à mes pieds ! grands dieux !

ERONYME.

Où, cruel.

CODRUS.

Levez-vous.

ERONYME.

Non. Je ne quitte point, quoique tu puisses faire,
Ce poste humiliant conforme à ma misère.

Jé ne te parle plus de mon rang, de mon nom.

Suppliante à tes pieds, ce n'est plus ta raison,
Ce n'est plus ton esprit que je prétends convaincre.

(Avec le plus grand abandon.)

C'est toi, c'est mon époux, ton cœur que je veux vaincre.

CODRUS, éperdu.

Ciel ! pour que je résiste, et brave sa douleur,
Ote-moi donc mes yeux, ma tendresse, mon cœur.
Eumène, sauve-moi du piège où l'on m'entraîne.

(Avec désespoir.)

Hélas ! je me vois même abandonné d'Eumène !



SCÈNE III.

S C È N E I I I.

CODRUS, ERONYME, EUMENE,
SOSTHÈNE et IDAS, *toujours cachés ;*

(*Eronyme aussi-tôt qu'elle aperçoit Eumène, dont elle est vüe, se lève précipitamment.*)

EUMENE.

En croirai-je mes yeux ? Eronyme à genoux !
L'orgueilleuse Eronyme aux pieds de son époux !
D'un homme enfin ! sans doute (et j'en rougis pour elle)
Sa demande, Codrus, doit être criminelle.

ERONYME, *avec fierté.*

Qui vous fait présumer ?...

EUMENE.

Tout. Votre étonnement,
Ce front, que la rougeur colore en ce moment ;
(*Montrant Codrus.*)

Et sa confusion, qui semble, en ma présence,
D'un remord étouffé trahir la violence,
(*A tous deux.*)

Ces regards ; que sur vous tous deux faites tomber,
Et que vous voudriez en vain me dérober,
Tout m'est un sûr garant, Codrus, que votre épouse,
Yvre d'un fol orgueil, et du sceptre jalouse,
D'un coupable projet ici vous a parlé,
Et qu'elle vous a même un moment ébranlé.

CODRUS, *avec honte.*

Vous croyez

EUMENE.

Eh ! mon fils, ne perds pas, pour lui plaire,
Cette heureuse candeur qui fait ton caractère.

Dans

Dans ce cœur, dont le tien peut se fortifier,
Contre ses pleurs, mon fils, viens te réfugier.
Viens, grâce à ma vieillesse, il est invulnérable.
Nous serons tous les deux le roc inébranlable,
Où, de son fol orgueil, que tu dois maîtriser,
Les flots tumultueux viendront tous se briser.

ERONYME.

Mais vous êtes, Eumène, étranger dans Athènes;
Que vous importent donc sa liberté, ses chaînes?
Et ses rois avec vous qu'ont-ils à démêler?

EUMÈNE.

Je n'ai qu'à dire un mot, et je vous fais trembler.
Savez-vous qui je suis, ô femme téméraire?
Savez-vous quel emploi j'ai rempli sur la terre?
Si le trône m'inspire et l'horreur et l'effroi,
En savez-vous la cause enfin?

ERONYME.

Non.

EUMÈNE.

Je fus roi.

ERONYME.

Ciel!

CODRUS.

Roi!... vous!...

EUMÈNE.

Oui, Codrus. Par-tout je traîne encore

Ce nom qui me poursuit, et qui me déshonore.
Souverain de l'Eubée, indigné de l'affront
Que le bandeau royal imprimait à mon front;
Je voulus loin de moi rejeter cette injure.
Je crus qu'un peuple simple, et près de la nature;
Un peuple errant toujours sur les monts, dans les bois;

E

Et dont la fronde antique, et l'arc, et le carquois;
 Contre ses ennemis étaient les seules armes,
 Né pour la liberté, goûterait mieux ses charmes;
 Et que de son bonheur chaque jour plus épris,
 Son cœur d'un tel présent sentirait tout le prix.
 Mais ces lâches sujets, trop dignes d'être esclaves;
 Aimèrent mieux garder leurs fers et leurs entraves;
 Et d'un usurpateur couronnant les forfaits,
 D'un exil éternel payèrent mes bienfaits.

C O D R U S, *indigné.*

Un peuple préférer la honte et l'esclavage!....

E U M E N E.

Je jurai, si le sort secondait mon courage,
 Que sous leurs toits brûlans, leurs combles embrasés,
 Les prêtres et les rois seraient tous écrasés.
 Et par-tout en effet ces monstres sanguinaires
 M'ont vu la flâme en main détruire leurs repaires.
 Rhodes, Smyrne, Samos, libres en ce moment, (14)
 Prouvent que jusqu'ici j'ai tenu mon serment.
 Athènes restait seule. Entré dans cette ville,
 Je dirigeais mes coups sur cette cour servile;
 Et la Grèce affranchie allait, grace à mes soins,
 Compter dans son enceinte encore un roi de moins;
 Mais je connus Codrus. Son innocence aimable
 Désarma ma fureur, jusqu'alors implacable.
 Mon cœur à la pitié se livra sans remord.
 Le père, grace au fils, ne reçut point la mort.
 A former ce héros, à guider sa jeunesse,
 Je mis, je l'avouerai, l'orgueil de ma vieillesse.
 J'osai de mes projets me reposer sur lui.
 Je voulus que Codrus accomplît aujourd'hui
 Ce que dans mes états, moi, je n'avais pu faire:
 Et qu'il offrît enfin ce spectacle à la terre,

De l'héritier d'un roi, du trône épouvanté,
Lui-même à ses sujets rendant la liberté.
Il n'a point jusqu'ici trompé mon espérance.
Et vous croyez qu'Eumène, avec indifférence ;
Verra par votre orgueil, de vos pleurs secondé ;
D'Athène et de Codrus le bonheur retardé !
Non, non, vous n'aurez point sur moi cet avantage.
Vous ne détruirez point un si sublime ouvrage.
J'épîrai tous vos pas, j'aurai sur vous les yeux.
Je me multiplierai moi-même dans ces lieux.
Et quel que soit enfin l'azyle solitaire,
Où de vos entretiens vous cachez le mystère,
Croyez qu'il n'y sera rien dit, rien répondu,
Qui ne soit à l'instant par Eumène entendu.

(*Montrant Eronyme.*)

Et toi, mon jeune ami, fuis ses perfides charmes.
Ne livre plus ton cœur sans défense à ses larmes.
Et si ma voix austère, et ses mâles accens
Ont à la liberté voué tes premiers ans ;
Des soins, que ma vieillesse a pris de ton enfance ;
Si tu crois me devoir quelque reconnaissance ;
Accorde-m'en le prix, en osant persister
Dans l'auguste projet, que tu viens de tenter :
Et ne fais point aux dieux, dont l'œil nous voit sans cesse,
Insulter mes sermens, et mentir ta promesse.

(*Codrus se jette dans les bras d'Eumène, et
Eronyme reste confondue.*)

S O S T H E N E, *sortant de l'endroit où il est ca-
ché avec Idas, sans être vu ni de Codrus, ni d'Eumène, ni d'Eronyme.*

Rien n'a pu le changer, Idas, songeons à nous.
Courons chez le grand-prêtre, et frappons les grands coups.

(*Ils entrent tous les deux dans le temple.*)

EUMENE, à Codrus.

C'est la dernière fois ?...

CODRUS.

Oui.

SCÈNE IV.

CODRUS, ERONYME, EUMENE,
EURICLES, GARDES.EURICLES, *accourant, à Codrus.*

D'un complot infame,
Ouardi contre tes jours, je soupçonne la trame.
Rien n'est encor prouvé; mais des indices sûrs
Annoncent que le trouble est au sein de nos murs;
Et non loin du palais, des citoyens perfides
Ont poussé jusqu'au ciel des cris liberticides.

ERONYME.

Qu'entends-je ?...

EUMENE.

Confondons leurs projets odieux,

CODRUS.

Je vole sur tes pas.

EUMENE.

Non. Reste dans ces lieux;
Mon fils. Quand la patrie à son secours t'appelle;
Ton devoir est de vaincre, ou de mourir pour elle.
Mais ce serait servir toi-même leurs desseins,
Que de montrer Codrus à ces vils assassins.

(*A Euriclès.*)

Toi, tandis que je sors, et vole à leur poursuite;
Ne quitte point Codrus, et veille avec ta suite.

(*A Codrus.*) (*A Eronyme et à Codrus.*)

P'enchaîne ton courage. Adieu... Gardez-vous bien
De renouer jamais un pareil entretien.

(*Après un moment de réflexion, à Eronyme.*)

Où daignez un moment le laisser à lui-même.
Venez, que je vous guide en ce danger extrême.
Ecoutez-moi... Peut-être Eronyme aujourd'hui

(*Montrant Codrus.*)

Changera de pensée, et sur elle... et sur lui.

(*Ils sortent tous, excepté Codrus, Euriclès et sa suite ;
tandis qu'un prêtre inférieur sort du temple de Mars ;
mais ils ne le voient point.*)

CODRUS, *un moment, à part, avec réflexion.*

Eh! qui de me haïr a le droit dans Athènes ?

S C E N E V.

CODRUS, EURICLES, UN PRETRE
DE MARS *d'un ordre inférieur*, GARDES.

LE PRETRE, *à Codrus.*

LE peuple, dont ton bras vient de briser les chaînes,
Veut que dans ce jour même, avec solennité,
On célèbre l'époque, où de-la liberté
Pour la première fois il a goûté les charmes.
Un pompeux sacrifice offert au dieu des armes ;
Des citoyens d'Athène, en nos parvis épars,
Attire en même-tems les vœux et les regards.
Le grand-prêtre s'avance: et sans doute à ta vue
Il va consulter Mars aux pieds de sa statue.

CODRUS.

Il suffit.

SCÈNE VI.

CODRUS, LE GRAND-PRETRE;
EURICLES, SOSTHENE, IDAS,
LE PRETRE *inférieur*, LE PREMIER
ET LE SECOND PERSONNAGE
DU PEUPLE, PEUPLE, GUERRIERS,
PRETRES, GARDES.

*Deux prêtres déposent aux pieds de la statue de
Mars un autel portatif, où brûle de l'encens.*

LE GRAND-PRETRE.

DIEU puissant, toi qui hais le repos,
Qui créas les combats, la gloire, les héros;
Mais qui veux qu'à leurs yeux tes palmes exposées
Du plus pur de leur sang soient toujours arrosées;
Un peuple brave et fier, qui depuis deux mille ans
Entre Minerve et toi partage son encens,
Demande par ma voix que le dieu, qu'il révère,
Sur ses destins futurs et l'instruise et l'éclaire.

(Après un long silence.)

Mars, daigne l'exaucer Peuple religieux,
Ton encens, ta prière a monté jusqu'aux cieux.
Sur toi, sur tes destins un dieu sombre et farouche
Va s'expliquer lui-même, et parler par ma bouche.
Dieu terrible, mes sens saisis d'un saint effroi,
M'annoncent que déjà tu t'empares de moi!
Sur mon front pâissant mes cheveux se hérissent... (15)
Tes paroles de mort dans mon cœur retentissent....
C'en est fait.... je succombe.... Eh bien! que me dis-tu?....
« Il faut sur mon autel qu'un guerrier abattu!... »
Mars, quel sinistre arrêt tu veux que je prononce!
Au peuple ne crois pas que ton prêtre l'annonce.

Non, ce décret affreux, dont je suis tout troublé,
Par ma bouche jamais ne sera révélé.

LE PREMIER PERSONNAGE
DU PEUPLE.

L'homme libre est sans crainte; à tout il doit s'attendre.
Tu peux lui dire tout, comme il peut tout entendre.

LE SECOND PERSONNAGE, *au*
grand-prêtre.

Parle.

LE GRAND-PRETRE.

Vous frémirez, si je fais cet effort.

LE PREMIER PERSONNAGE
DU PEUPLE.

Le plus grand des malheurs est d'ignorer son sort.

LE GRAND-PRETRE.

Vous l'ordonnez, je cède, et du dieu qui m'accable
Je vais vous révéler l'arrêt irrévocable.

N'oubliez pas sur-tout, si vous en frémissez,
Qu'à parler malgré moi c'est vous qui me forcez.

« Athènes ne verra sa liberté nouvelle

« S'asseoir et s'affermir sur sa base immortelle,

« Que lorsque de Codrus, en mon temple immolé

« Sur cet autel de fer le sang aura coulé. »

TOUT LE PEUPLE.

Ciel!

LE PREMIER PERSONNAGE
DU PEUPLE.

Pontife, tu mens. Non, le dieu de la guerre,

Quoiqu'il soit inhumain, féroce, sanguinaire,

N'a point de ce héros ordonné le trépas.

Mars respire le sang, mais c'est dans les combats.

L'arrêt sort de ton cœur, j'y saurai mettre obstacle.

Quoi ! vous pouvez penser ?....

I D A S.

Moi, je crois cet oracle.

Au pontife, à nos yeux, par Mars il fut dicté.

Cet arrêt vient du ciel ; qu'il soit exécuté.

LE PREMIER PERSONNAGE
DU PEUPLE, *avec véhémence.*

Qu'un peuple, que des fers souillait l'ignominie ;

Punisse de ses rois la longue tyrannie ;

Qu'il conduise au trépas son brigand couronné

Sur le char de l'opprobre à l'échafaud traîné ;

C'est dans l'ordre : et l'on doit, sans que l'on en frémissé ;

Aux extrêmes forfaits une extrême justice.

Mais que l'ami du peuple, et de l'humanité,

Que l'immortel auteur de notre liberté,

Sur la foi d'un pontife, ami de l'imposture,

Du plus cruel trépas subisse la torture ;

C'est un assassinat, dont l'affreux souvenir

Sans cesse contre nous armerait l'avenir.

A nos dieux, mal connus, ce serait faire offense,

(*A Codrus.*)

Tu ne périras pas, j'entreprends ta défense.

S O S T H E N E.

Pontife, dans ton temple on ose t'outrager ;

Ce glaive arme mes mains, et c'est pour te venger.

I D A S.

Qu'on immole Codrus.

LE SECOND PERSONNAGE DU PEUPLE.

Punissons le grand-prêtre.

S O S T H E N E.

Codrus nous a perdus.

LE

LE PREMIER PERSONNAGE DU PEUPLE.

Le pontife est un traître.

LE GRAND-PRETRE , *bas à Sosthène.*

Tout le peuple est pour nous , et nous l'emporterons.

LE PREMIER PERSONNAGE DU PEUPLE.

(*Montrant Codrus.*)

Je le prends sous ma garde.

S O S T H E N E.

Eh bien , nous combattrons.

(*Ici le parti du grand-prêtre , et celui qui veut sauver Codrus , sont prêts à en venir aux mains.*)

C O D R U S *qui jusqu'ici n'a point paru affecté de l'oracle.*

Arrêtez.... moi ! grands dieux !... diviser cette ville !

Et servir de prétexte à la guerre civile !

Souffrir qu'on dise un jour : « Codrus s'est démenti !

» Chez ses concitoyens il s'est fait un parti !

» Il les a vus pour lui pleins de rage ou d'allarmes ,

» Sur sa tête tranquille entre-choquer leurs armes !

Que par la foudre ici Codrus soit renversé ,

Plutôt qu'à mon sujet votre sang soit versé !

Je ne veux pas non plus , dupe d'un faux oracle ;

Du ciel en ma faveur implorer un miracle.

(*Aux partisans du grand-prêtre.*)

Mais cette vie enfin , que vous me demandez ,

(*A ses partisans.*)

Et qu'avec tant de zèle , amis , vous défendez ,

Quel homme d'entre vous justement peut prétendre

Au droit de la proscrire , ou bien de la défendre ?

Mes jours , que cependant je soumets à la loi ,

Donnés par la nature , appartiennent à moi.

Si Codrus , sans votre ordre , est entré dans la vie ,

Seul il peut , sans votre ordre , en fixer sa sortie.
 A vous tous , citoyens , et même dans ce jour ,
 Par plus d'un sacrifice il prouva son amour.
 Il ne s'en repent point et , pour vous satisfaire ;
 Il en est un dernier ... qu'il lui reste à vous faire
 Mais il faut qu'il soit libre , et non pas commandé.
 Peuple , ce peu de vie à mon être accordé ,
 Mais dont je ne veux point qu'un imposteur ordonne ,
 Seul j'en puis disposer , et seul je vous le donne.
 (*Il fait un mouvement pour se poignarder.*)
 Que tout mon sang versé !....

S C È N E V I I et dernière.

*Les acteurs précédens , ERONYME , EUMENE ;
 suite d'Eumène.*

ERONYME , *perçant la foule et désarmant
 Codrus.*

CHER époux , que fais-tu ?

EUMENE , *perçant aussi la foule avec
 sa suite , et poignardant le grand-prêtre.*

(*Montrant le pontife.*) (*Montrant Codrus.*)

Le crime doit périr , et non pas la vertu.

(*A sa suite.*)

Vous , enchaînez Sostène , Idas , et leurs complices ;
 Et qu'ils soient réservés à de justes supplices.

CODRUS , *sortant comme d'une rêverie.*

Cher Eumène , Eronyme , est-ce vous que je voi ?

EUMENE.

Si ce fer suppléa le glaive de la loi ,
 Peuple , c'est que le traître , ardent à tout enfreindre ,
 Insultait à la loi qui ne pouvait l'atteindre.
 Sa voix chargeait son dieu de ses assassinats.
 Instruit que de Codrus il tramait le trépas ,

Qu'un oracle imposteur, dans cette horrible fête,

(*Montrant Codrus.*)

Lui servait de prétexte à proscrire sa tête,
J'ai couru, trop heureux que, malgré mes vieux ans,
Le ciel, pour le punir, hatât mes pas tremblans;
Et permît que mon bras, dans ce péril extrême,
Te sauvât du grand-prêtre, et sur-tout de toi-même.

LE PREMIER PERSONNAGE DU PEUPLE.

Nous approuvons le coup que tu viens de frapper.
Et nous, Athéniens, qu'un traître osait tromper,
Qui tournions contre nous nos armes meurtrières,
Oublions nos fureurs, embrassons-nous en frères.

(*Tous les citoyens se pressent dans les bras les uns des autres.*)

C O D R U S.

Ah ! puisqu'Eumène enfin dans vos cœurs satisfaits
Ramène le bonheur, la concorde, et la paix;
Je renonce au projet que je voulais poursuivre.
Je renais pour Athène, et je consens à vivre.
Et vous, peuple, dont j'aime à recevoir la loi,
(*Il fait un mouvement pour se mettre à genoux.*)

Pardonnez-moi d'avoir un moment été roi, (16)
Malgré moi, je suis né de cette race impie.

LE PREMIER PERSONNAGE DU PEUPLE.

Ne t'en souviens jamais, si tu veux qu'on l'oublie.

C O D R U S.

Je vais dans un repos, peut-être mérité,
D'un sort obscur et doux goûter la volupté :
Au lieu de ces vertus éclatantes, publiques,
Exercer des vertus paisibles, domestiques :
Si je suis malheureux, dérober mon malheur,
Ou de mes seuls amis entourer mon bonheur.

(*Tendrement.*)

Eronyme, venez... Mais que dis-je ?... peut-être

Trop éprise du rang, où le Ciel te fit naître ;
Où tout autre que moi pouvait te maintenir....

ERONYME.

Codrus, j'en ai long-tems gardé le souvenir.
Née au sein des grandeurs, une orgueilleuse yvresse,
Je ne sais quel prestige égara ma jeunesse.
Rappelé par Eumène aux règles du devoir
Mon cœur ne connaît plus désormais qu'un pouvoir ;
Celui du peuple.

CODRUS, *avec joie.*

Dieux !

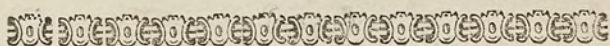
ERONYME.

Où, ce trépas sublime,
Où tu te dévouais, époux trop magnanime,
M'enchaîne à tes vertus que j'osais dédaigner :
(*Pressant le cœur de Codrus.*)
Et voilà le seul trône où je prétends régner.

EUMENE.

Rendons grâces aux dieux, qui voulurent qu'Athènes
Par Codrus, et par moi, brisât enfin ses chaînes.
Au sein de la concorde, et de l'égalité,
Je respire avec vous l'air de la liberté.
Il me charme... et pourtant il faut que je vous quitte ;
Des peuples opprimés la voix me sollicite.
Tout n'est pas libre encor sur terre en ce moment :
Et je vais à Tarente accomplir mon serment. (17)

Fin du troisième et dernier acte.



N O T E S
DE LA TRAGÉDIE
D'EUMENE ET CODRUS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(1) Par Pélops dans Argos sa main te fut promise.

Le Pélops dont il est ici question, n'est point le fils de Tantale. L'anachronisme serait un peu trop fort. Ce sera, si l'on veut, Pélops II ou Pélops III. Comme toute tragédie, fondée même sur des faits historiques, est toujours une espèce de fiction, le nom des personnages est indifférent : et les Grecs peuvent avoir dit Pélops II, comme nous avons la bêtise de dire, Charles IX, ou Louis XVI.

SCÈNE V.

(2) Quoi ! parce que Thésée, et vingt de mes ancêtres,
Possesseurs de son sceptre, ont tous été vos maîtres,

Thésée ne fut ni le plus cruel, ni le plus absolu des rois. Il fit plusieurs établissemens utiles et populaires, qui rendirent sa mémoire chère au peuple d'Athènes, et à toute la Grèce. Comme il étendit même le pouvoir du

peuple, au détriment des nobles, et des riches, la paix de sa vieillesse fut troublée par des dissensions, que fomentèrent ces derniers. Mais enfin Thésée fut toujours un roi, et tout roi m'est suspect; plus il a de qualités brillantes, plus il est dangereux.

(3) Et qu'un prince à ses fils peut, au soir de ses ans,
Léguer un peuple entier, comme on lègue ses champs.

Il n'est pas étonnant que la tyrannie soit absurde; mais il est bien extraordinaire que l'on pousse l'absurdité jusqu'à croire, ou faire semblant de croire, que l'on est maître, non-seulement de tous les domaines du royaume que l'on régit, mais encore des habitans de ces domaines. C'est pourtant ce que les rois ont eu l'insolence de nous proposer comme article de foi politique, et ce que les peuples ont eu, plus de six mille ans, l'imbécillité de croire.

(4) O peuple, dont Œdipe, à son heure dernière;
Recommandait aux dieux la terre hospitalière.

C'était un système bien désastreux que celui de la fatalité, et en même-tems bien commode pour les tyrans. Ils pouvaient, d'après ce système, tuer leur père, épouser leur mère, et commettre tous les délits imaginables. On n'avait pas le moindre petit reproche à leur faire. Ils en étaient quittes pour dire: « le destin l'a voulu. » Le Ciel, comme la fable d'Œdipe le prouve, finissait bien par les foudroyer; mais le mal était fait. Au reste, cette fable du vieil Œdipe, accueilli par Thésée au bourg de Colonne, n'est pas sans moralité. Elle fait voir combien les droits de l'hospitalité étaient sacrés chez les anciens, et sur-tout chez les Grecs. Et il est beau à Sophocle d'avoir imaginé qu'Athènes n'était heureuse, que parce que les habitans de l'Attique les avaient jadis exercés envers Œdipe.

- (5) Un archonte , à Messène , organe de la loi ;
Remplit deux ans entiers cet honorable emploi.

L'histoire ne dit pas qu'un archonte ait jamais gouverné Messène : c'est une fiction : mais ce qui est certain , c'est que les habitans de Messène , après avoir détruit la royauté , établirent chez eux le gouvernement républicain ; et qu'ils défendirent courageusement leur liberté contre les Lacédémoniens , qui finirent cependant par les asservir. Sparte voulait être libre chez elle , mais elle ne voulait point que les villes voisines de son petit territoire fussent indépendantes.

- (6) Un prytane deux ans gouverne aussi Corynthe.

Timophane était prytane de Corinthe , lorsqu'il affecta la tyrannie. Timoléon son frère , zélé républicain , fit l'impossible pour le faire renoncer à ses projets ambitieux. N'ayant pu en venir à bout , il se mit lui-même à la tête de quelques amis , qui massacrèrent Timophane. Quelques historiens prétendent que Timoléon tua son frère de sa propre main. Quoi qu'il en soit , content d'avoir rendu la liberté à sa patrie , mais inconsolable d'avoir tué son frère , il s'imposa un exil volontaire. Ce fait historique a été mis au théâtre par deux poètes distingués , les citoyens Laharpe , et Chénier. La tragédie du citoyen Laharpe , faible d'intrigue et d'action , n'eut pas de succès. Timophane , à la fin du cinquième acte , *et un moment avant le dénouement* , disait à Timoléon ce vers , qui contribua à la chute de l'ouvrage : *je ne serai jamais en garde contre toi* , et Timoléon le tuait froidement après. Le public ne vit que de l'atrocité dans ce meurtre , qu'un peu plus d'adresse de la part du poète aurait pu faire paraître sublime , et la tragédie tomba. Le citoyen Chénier n'a point commis une faute aussi grossière. Sa pièce , dont l'action est extrêmement sim-

ple, mais attachante, est écrite avec éloquence : et les deux derniers actes sur-tout, sont, avec le troisième acte de Fénelon, ce que l'auteur a fait de mieux au théâtre. Je me plais à lui rendre la justice qui lui est due.

(7) Sois son premier archonte, et commande l'armée.

Codrus ne fut point archonte : ce fut son fils aîné, comme je l'ai dit dans ma préface. Mais il entra dans mon plan que Codrus fût archonte ; et j'ai crû que dans une tragédie, on était le maître de contrarier un peu l'histoire.

A C T E I I.

S C È N E I I I.

(8) Messène, terrassant ce colosse irrité,
A sur ses rois enfin conquis sa liberté.

Messène, comme je l'ai dit plus haut, défendit courageusement sa liberté contre les Lacédémoniens. Voltaire a placé dans cette ville le lieu de la scène de sa tragédie de Mérope. Cette tragédie, l'un des chef-d'œuvres du théâtre, n'a d'autre défaut que celui d'être fondée sur l'obéissance que l'on croyait due aux rois. Ce défaut est bien grand sans doute, mais il le partage avec Corneille et Racine, qui ont eu le malheur de vivre sous le règne des tyrans : et l'on doit se souvenir que, même sous l'ancien régime, Voltaire a osé composer *Brutus*, et *la mort de César*. J'ai vu représenter Brutus à Fontainebleau devant Capet. Cette pièce n'obtint pas un coup de main. Il est vrai que la cour du *Claude* des Français n'était pas faite pour apprécier un tel chef-d'œuvre.

- (9) Prend, pour se rendre libre, un moyen peu commun,
Et se donne deux rois, pour n'en avoir aucun.

Malgré ces deux vers, je ne connais rien de si monstrueux qu'une république, à la tête de laquelle se trouvent deux rois. Je sais bien que l'autorité de ces deux rois était très-bornée; que l'un commandait les armées, et que l'autre présidait au sénat; que c'était à peu près là toutes leurs fonctions; que d'ailleurs, l'espèce de rivalité, qui était toujours entre eux, et qui les empêchait d'être jamais du même sentiment, assurait la liberté de la république; mais, malgré toutes ces entraves, ils devinrent si puissans, qu'on ne trouva pas d'autre moyen de restreindre leur pouvoir, que de leur opposer des éphores, qui devinrent à leur tour des tyrans, et finirent par perdre la république. Je suis totalement de l'avis du citoyen Paw sur les Spartiates.

S C È N E I V.

- (10) Sans doute. Mais Cécrops, Thésée, et tes ancêtres,
Mais l'empreinte des rois, le souffle impur des prêtres,

Trouvez-moi une seule contrée *que l'empreinte des rois, le souffle impur des prêtres*, n'aient pas dénaturée. Voyez l'Italie, pendant tout le temps que Rome fut république, et voyez-la sous la domination des tygres, qu'on appelait *empereurs romains*. Voyez la Grèce, tant qu'elle fut composée de villes libres; voyez-la sous la domination des successeurs d'Alexandre. Le malheur de la Grèce vient d'avoir été divisée en plusieurs républiques particulières, et faciles à détruire, et de n'avoir pas fait une seule république, indivisible et inattaquable. La nôtre, et j'en rends grâce au ciel, est déclarée telle: et cette déclaration, le principal article de notre acte constitutif, est le vrai *palladium* de notre liberté.

SCÈNE V.

(11) Le peuple a prononcé , vous n'êtes plus archonte ,
Codrus. On a donné votre place à Cresphonte.

C'est la première épreuve à laquelle j'ai crû devoir soumettre Codrus, pour mieux développer son caractère. En effet, il ne faut pas qu'un homme, qui a abdiqué la royauté, s'imagine pour cela qu'il doit couler des jours purs et sans orages. Il ne doit attendre aucun salaire de cette démarche. Ce n'est point un sacrifice qu'il fait à sa nation ; il remplit seulement le plus indispensable des devoirs. Il est tout naturel que sa nation se défie de lui , et le veille de près.

SCÈNE VIII.

(12) Vous avez été roi.

Et notre liberté, sur-tout à sa naissance ,
Ne veut pas dans vos mains laisser tant de puissance.

Cette réponse, *vous avez été roi*, a toujours été vivement applaudie. *Avoir été roi* est une espèce de crime, dont on ne peut jamais se laver ; et quiconque en a été coupable, doit s'attendre à tout.

ACTE III.

SCÈNE II.

(13) Oui, l'un de l'autre, tous, ils naissent solidaires.

Et si ce juste arrêt n'avait été porté,

Où serait donc des cieux l'éternelle équité ?

Certes, je suis bien loin d'applaudir au système de terrorisme, qui a changé, pendant près d'un an, quelques français en cannibales ; mais il est pourtant une certaine austérité de principes, dont je ne me départirai jamais. Je ne prétends pas que l'on punisse, physiquement parlant, les

fils des fautes de leurs pères : cette atrocité répugne à mon cœur ; mais lorsque je rencontre un être malheureux , si par hasard je me souviens que son père a été un tyran , un oppresseur , je m'indigne un peu moins contre la fortune ; elle me paraît alors avoir quitté son bandeau , et s'être emparé des balances de Thémis. Un jour il me tomba entre les mains un mémoire composé en faveur d'un descendant de ces *Commènes* , qui ont occupé , pendant une assez longue suite d'années , le trône de Constantinople et de Trébisonde. Ce mémoire était terminé par un arbre généalogique qui prouvait authentiquement que ce Commène était véritablement de cette famille impériale. Quelques mois après , on me montra cet individu à Versailles , dans *l'œil-de-bœuf*. Il me parut rayonnant de joie. J'en demandai la raison à quelqu'un , qui me répondit qu'il venait d'obtenir la permission de *monter dans les carrosses de Capet*. J'avoue que je vis avec une espèce de satisfaction un descendant de ces tygres , qui ont dévasté le bas empire , réduit au point d'humiliation , de regarder comme une faveur de monter dans ce qu'on appelait alors *les carrosses du roi* ; et l'héritier de tant de monstres , me parut tenir dignement sa place au milieu de la valetaille de notre tyran.

(14) Rhodes , Smyrne , Samos , libres en ce moment ,

Prouvent que jusqu'ici j'ai tenu mon serment.

Ces villes ne devinrent républiques que deux siècles environ après cette époque ; et je n'ai fait cette note que pour prouver que ce n'est pas par ignorance que j'ai commis cet anachronisme.

S C È N E V I.

(15) Sur mon front pâlisant mes cheveux se hérissent.

Tes paroles de mort dans mon cœur retentissent.

Rien n'est si singulier que ce costume prophétique ,

dont tous les grands-prêtres des dieux du paganisme s'armaient, lorsqu'il s'agissait de prédire l'avenir. Il fallait que les prêtres fussent bien sûrs, en parlant aux hommes, de parler à des fous ou à des imbécilles, puisqu'eux-mêmes se rendaient fous, pour leur paraître inspirés.

SCÈNE VII et dernière.

(16) Pardonnez-moi d'avoir un moment été roi.

Malgré moi je suis né de cette race impie.

Je n'ai pas crû devoir mieux finir cette tragédie, que par cette espèce *d'amende honorable*. Puissent tous les souverains bientôt en faire autant ! Et alors je dirai avec plus de sincérité que le prétendu saint Siméon : *nunc dimittis servum tuum in pace*, et cætera.

(17) Et je vais à Tarente accomplir mon serment.

Tarente, ville célèbre de cette partie de l'Italie que l'on appelait la grande Grèce, était une colonie de Sparte, fondée par Phalante.

FAUTES A CORRIGER.

DANS l'avis de l'auteur, ligne 16, au lieu d'*Abdelazis*, lisez *Abdélasis*.

Dans l'ode, page vi, neuvième vers, entre *que* et *le*, otez l'i renversé, qui en fait la séparation.

Dans la tragédie, page 13, vers 7, au lieu de *souffrites-vous*, lisez *souffrites-vous*.

Dans quelques exemplaires, page 33, vers 22, au lieu de *embarrassée*, lisez *embarrassée*.

Dans quelques exemplaires, page 5, vers 4, 5 et 6, au lieu de ces mots : *hata*, *permit* et *sauva*, lisez *hâta*, *permit* et *sauvât*.

